

LA REVUE DU CAIRE

لا ريفي دي كير

SOMMAIRE

	Pages
JULIEN BENDA.....	Des principes démocratiques..... 91
GEORGES DUMANI.....	Le temps de souffrir (II) 96
DR. BAROUKKHIM.....	Vers un renouveau de la littérature persane 126
FRANÇOIS TOLZA.....	Le marchand de feu 131
FRANCIS JEANSON.....	Mystère ou problème ? 152
ROBERT LAULAN.....	Balzac et l'Institut de France.... 157
ANTOINE SIMON.....	Vers un humanisme du travail .. 161
MAURICE BLONDEL.....	Condition d'une civilisation paci- fique et d'un ordre international 170

CHRONIQUES

RAYMOND COGNIAT.....	Georges Rouault 175
RENÉ DUMESNIL.....	L'apocalypse de Saint Jean de Jean Français..... 178

rdc

ÉGYPTE : 12 PIASTRES

IMPRIMERIE R. SCHINDLER — LE CAIRE

CHEMILA

nouveautés

le caire · paris



Cet été...

... Sera-ce Paris, Londres, Genève, Bruxelles, Rome?

Peut-être ne le savez-vous pas encore? Peut-être hésitez-vous à éparpiller un congé relativement court en train, ou en car ou même en avion? Peut-être votre budget ne prévoit-il pas tant de frais de déplacement?

Mais êtes-vous SURS DE PARTIR? Oui?... Alors, téléphonez aujourd'hui même à G. PAVID et Cie. Ils vous donneront le moyen de parcourir les plus longues distances dans le temps le plus court, avec des frais ne dépassant pas deux millièmes au kilomètre. Dès lors plus d'horaires compliqués de retards. Vous aurez à votre arrivée votre PEUGEOT, vous aurez votre carnet de triptyque qui vous permettra de passer par toutes les douanes librement, vous aurez votre essence à la taxe.

Et vous ne payerez que L.Eg. 327

*Maison Pavid
Rue Elfi Bey - Le Caire -*

L'AIR LIQUIDE

SOCIÉTÉ ANONYME

DIRECTION GENERALE DU PROCHE-ORIENT

2, RUE CHAGARET EL DOR -- TEL. 59082-3

USINES & DEPOTS :

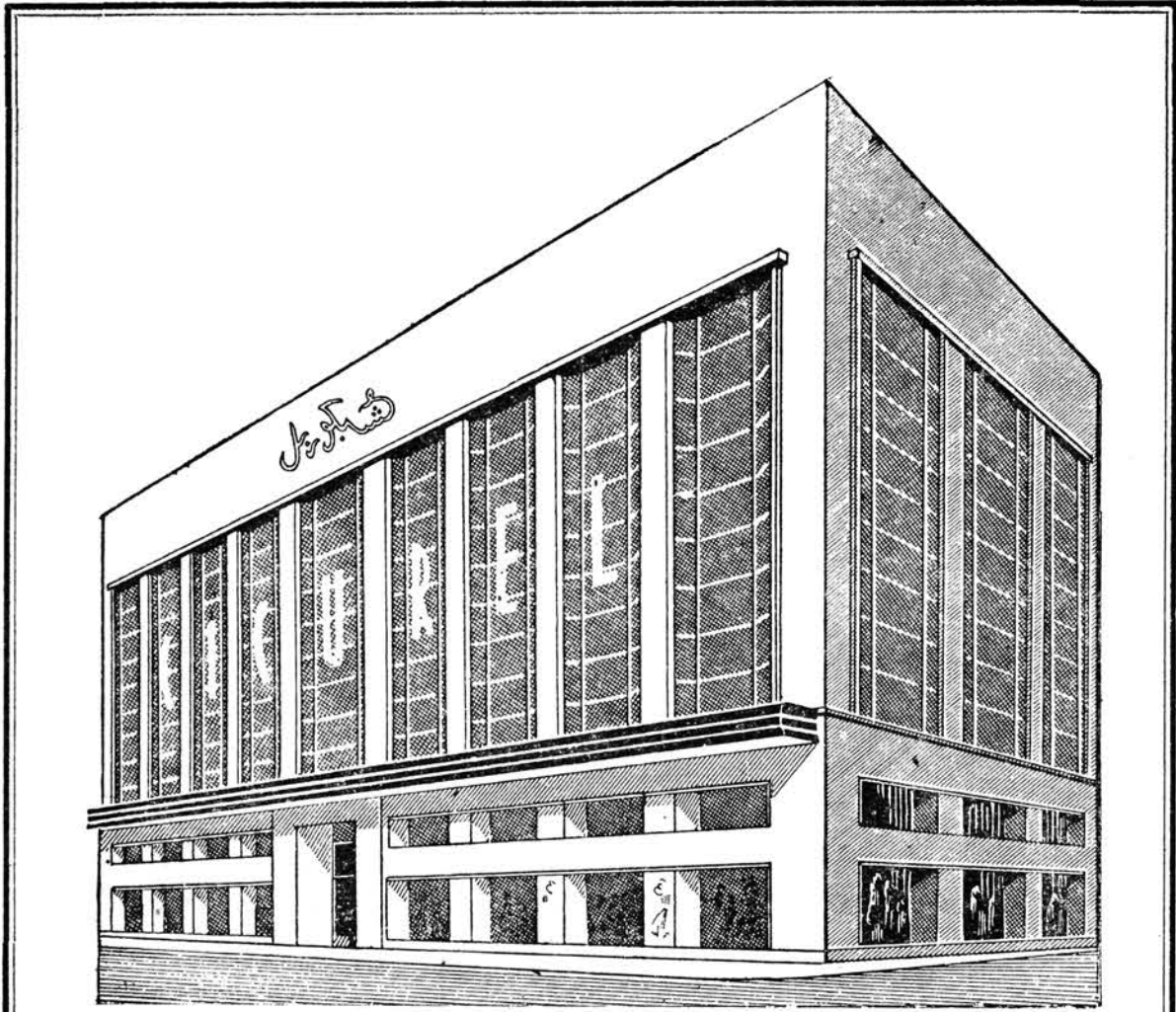
LE CAIRE, R.C. 24—ALEXANDRIE, R.C. 461—
PORT-SAID, R.C. 74 — SUEZ, R. C. 19 —
ASSIUT, R. C. 93 — TANTA, R. C. 27917

OXYGENE — ACETYLENE DISSOUS
CARBURE DE CALCIUM — AZOTE-
HYDROGENE — AIR COMPRIME
SEC — AMMONIAQUE ANHYDRE
ARGON TECHNIQUE

*ARGON PUR, NEON, KRYPTON, HELIUM
PROTOXYDE D'AZOTE, EAU OXYGENEE.*



TOUS MATERIELS ET ACCESSOIRES DE SOUDURE
OXYACETYLENIQUE, D'OXYCOUPAGE DE SOUDURE
ELECTRIQUE, DE METALLISATION.



Grands Magasins

Picurel

S. A. E.

Les magasins les plus élégants d'Egypte

R.C.C. 26426

• OROSDI - BACK • OROSDI - BACK •

OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK •

NOUVEAUTÉS

D'ÉTÉ

AUX
ÉTABLISSEMENTS



OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK

LE CAIRE

R.C. 302

PORT-SAID

LE REVUE DU CAIRE

DES PRINCIPES DEMOCRATIQUES

Une des grandes faiblesses du démocrate devant l'assaut que lui livre l'adversaire est qu'il ne prend pas une idée nette des principes démocratiques, de ce qui les oppose radicalement aux autres philosophies politiques ; d'où il suit qu'il se laisse entraîner sur un terrain étranger où il est battu d'avance, alors que s'il restait sur le sien, non seulement il y serait imbattable, mais pourrait mettre l'adversaire en très fâcheuse posture.

Exemple. Un article organique des assaillants de la démocratie est qu'elle est condamnée d'avance, vu que ses principes "ne sont pas conformes à la nature, à l'histoire, à l'expérience". Là-dessus le démocrate entreprend généralement de démontrer qu'ils le sont. Sur quoi il mord la poussière, parce qu'en vérité ils ne le sont pas. On n'a jamais vu le respect des Droits de l'Homme ou la primauté de la justice inscrits dans la nature. La vraie réponse à faire est que les principes démocratiques sont des *commandements de la conscience humaine* et que, loin de se soumettre à la nature, ils prétendent au contraire la changer et l'intégrer à eux ; chose qu'ils ont commencé d'obtenir — la notion de Droits de l'Homme est devenue congénitale à toute une partie de l'espèce — et compte poursuivre de plus en plus. Si le démocrate ne fait point cette réponse, c'est qu'il pratique encore la religion de la nature et de l'histoire ;

en quoi il reste tributaire des systèmes qu'il prétend combattre.

Je dis que, si le démocrate prend une pleine idée de ses principes, il peut se retourner sur l'adversaire d'une manière qui le gênera fort. Celui-ci, en effet, a le mépris des lois de la conscience ; mais, en raison de l'impopularité dont ce mépris avoué est aujourd'hui l'objet près de l'univers civilisé, il n'a garde d'en convenir ; en sorte qu'on le mettra fort mal en point si on l'y force. Or cela est facile. Prenons cette déclaration de Joseph de Maistre, qui est comme la charte de tout un parti : "Qu'est-ce qu'une Constitution ? C'est la solution du problème suivant : étant donné la population, les mœurs, la religion, la situation géographique, les relations politiques, les richesses, les bonnes et les mauvaises qualités d'une certaine nation, trouver des lois qui lui conviennent". On voit que les droits de la conscience ne tiennent aucune place dans ce programme. Mettons bien en lumière cette carence et nous rendons le système odieux à tout un monde, notamment au chrétien sincère.

On peut donner de nombreux exemples de l'impossibilité où se trouve désormais l'antidémocrate sous peine d'une impopularité dont il périrait, d'énoncer certains articles qui font partie de ses moelles. Il y a moins d'un siècle, un ministre (Thiers défendant la loi Falloux) déclarait à la tribune du Palais-Bourbon : "Il faut maintenir toute puissante l'influence de ceux qui enseignent au peuple la bonne philosophie, à savoir qu'il est ici-bas pour souffrir" ; un autre proclamait que le droit de suffrage ne devait être accordée qu'à ceux des Français "dont l'état de possédant fait des citoyens" ; un troisième que "l'aisance n'est pas bonne pour tout le monde" (voir S. Charlitz, Histoire de la Monarchie de Juillet). On peut assurer qu'il n'est pas aujourd'hui un de leurs descendants qui oserait sou-

tenir à la tribune de pareilles thèses, bien qu'elles soient toujours celles de beaucoup d'entre eux. Plus récemment, lors des fameuses grèves sur le tas, Léon Blum, se tournant vers la droite de la Chambre, demanda "S'il est un de vous qui pense que je devais faire tirer sur les ouvriers, qu'il se lève". Aucun ne se leva ; or, plus d'un le pensaient ; c'est la doctrine de l'"ordre". Cette nécessité où se voit aujourd'hui le réacteur de taire publiquement ses volontés les plus viscérales est la preuve d'une immense victoire pour les principes démocratiques ; on aimerait que le démocrate l'exploitât davantage.

*
* *

Autre méconnaissance du démocrate sur la nature de ces principes. L'adversaire qui lui jette constamment à la face qu'"ils ne servent pas l'art". Sur quoi il se met en devoir de montrer qu'ils le servent et récolte encore la déroute, attendu qu'ils ne le servent pas (ce qui ne veut pas dire qu'ils le desservent). Ses arguments (Voir Jaurès) sont ici d'une insigne misère. On ne démontre rien en faisant sonner que de grands artistes ont paru sous la démocratie, la question étant de savoir si leurs oeuvres en ont été des effets nécessaires (resterait d'ailleurs à prouver pour l'adversaire que celles de Racine ou de Molière l'ont été de la monarchie) ; on ne prouve pas davantage en brandissant que la démocratie "permet la liberté des oeuvres", leur liberté étant fort compatible avec leur nullité. La vraie réponse est que, si les principes démocratiques ne servent point l'art, ils visent à développer d'autres valeurs, morales et même intellectuelles, au moins aussi élevées. Mais ici nous touchons un point qui montre combien les hommes sont encore dans l'enfance. Il semble qu'ils aient encore beaucoup à faire pour comprendre qu'un système

dont les idéaux sont la justice et la raison a assez de grandeur par lui-même sans qu'il faille lui adjoindre la beauté. On peut même se demander si la plupart d'entre eux ne trouvent pas moins offensant d'être traité de menteur, voire de pire, que d'insensible à l'art" ; telle est apparemment la hiérarchie de valeurs de ces Français qui veulent l'impunité d'un traître parce qu'il a "du talent".

*
* *

Une autre manoeuvre de l'adversaire est d'attaquer l'égalitarisme démocratique au nom des différences réelles qui existent entre les hommes. A quoi le démocrate répond trop peu que sa doctrine ne veut l'égalité des citoyens que devant la loi et l'accessibilité aux fonctions publiques ; que, loin de méconnaître ces différences, il les respecte beaucoup plus que l'école adverse, laquelle, au nom de l'hérédité ou de la classe, leur en substitue d'artificielles ; que sa position est exactement formulée par ce mot du philosophe anglais Grant Allen : "Tous les hommes naissent libres et inégaux ; le but du socialisme est de maintenir cette inégalité naturelle (par opposition à l'inégalité factice fondée sur la naissance) et d'en tirer le meilleur parti possible", ou par cet autre, du socialiste français Louis Blanc, déclarant que l'égalité véritable c'est la "proportionnalité" et qu'elle consiste pour tous les hommes, dans "l'égal développement de leurs facultés inégales".

*
* *

En somme, faute de connaître la vraie nature de ses principes, le démocrate ne sait pas répondre à un controversiste retors, qui finit fréquemment, sinon par le convaincre, par le laisser pour battu, du moins devant

la galerie. Peut-être serait-il temps, par le journal, par la conférence, par le livre, de lui apprendre à se défendre.

JULIEN BENDA.

LE TEMPS DE SOUFFRIR

II.

VRAIE OU FAUSSE DEMOCRATIE ?

La guerre, cette révolution mondiale, laisse en suspens le problème de la démocratie. L'Allemagne l'a voulue, cette guerre, de toute sa volonté perverse. Elle a parlé d'espace vital, et ce n'était qu'un prétexte. Elle visait à dominer, non seulement l'Europe, mais tout l'univers pour l'asservir à son dessein barbare. L'Allemagne a très bien vécu et pouvait continuer à bien vivre entre ses frontières. Mais ses philosophes avaient décrété qu'à l'Allemagne, race élue, revenait le droit de diriger le monde en ne tenant aucun compte de la personnalité humaine. Après des tentatives successives, dont la dernière datait de 1914, elle avait cru, avec Hitler, le moment venu de traduire, en réalité cruelle, son vieux rêve.

La réaction, malgré l'étrange impréparation des Puissances alliées, n'a pas tardé à montrer qu'elle n'acceptait pas de subir la contrainte des mauvais maîtres. On y mettrait le temps voulu, on ferait les sacrifices nécessaires, mais l'Allemagne devait être vaincue pour l'honneur même de la vie individuelle et collective.

Nous sommes à l'épilogue de la tragédie et l'Allemagne est vaincue. Rien ne la sauvera. Elle qui voulait la mort de ceux qui lui résistaient, doit mourir.

L'Allemagne, en tant qu'Etat fourbe et méchant, doit disparaître. Là-dessus, la voix des morts et des vivants est unanime. L'humanité est une chaîne ininterrompue et les hommes sont liés les uns aux autres dans le temps l'espace. C'est à l'impossible destruction d'une solidarité quasi-mystique que se sont acharnés les tyrans de passage. Mais le monde connaît enfin la joie, à la fois grave et triste, qui clôt une période de malheurs et qui, au seuil de l'avenir, suppute les chances de vie.

On n'a peut-être pas réalisé encore, tout à fait, la profondeur du débat sanglant, mais déjà les peuples font un effort pour se dépasser, d'autant plus difficile qu'il veut être total. Malgré les dures expériences de la méchanceté, l'abjection des cœurs, l'affaissement des caractères, c'est quand même avec espérance, une espérance peut-être angoissée, que l'humanité tourne les yeux vers plus de lumière et de pureté.

Ainsi le problème qui se pose à la fin de cette guerre est le même que celui qui se posait déjà aux esprits réfléchis au commencement des hostilités. Dans cette révolution mondiale, deux conceptions de la vie s'affrontaient sans qu'il fût possible de transiger : liberté ou pas de liberté. Le dilemme était absolu. A la dictature farouche s'opposait, non moins farouchement, la démocratie. "Au milieu des difficultés, des conflits et des misères d'un état encore primitif de l'humanité, vient d'écrire tout récemment le philosophe Jacques Maritain, l'œuvre politique doit réaliser ce qu'elle peut de ses exigences primordiales." Or, la première de ses exigences n'est-elle pas le droit à la vie ? Ce droit, dans la conception monstrueuse du fascisme, est nié à l'individu qui ne doit vivre que dans la soumission, plus encore : dans l'esclavage. Nous voici éclairés. Péniblement, siècle après siècle, l'humanité a établi un ordre social, toujours perfectible sans doute, mais comportant, quoi qu'on dise, des améliorations

progressives. L'Allemagne et l'Italie de Mussolini ont écarté résolument le fait que les familles nationales n'ont de sens qu'intégrées dans le cadre de la famille humaine. Nous tenons, par contre, que les civilisations particulières servent à constituer, par leur diversité même, une civilisation universelle efficace. Toutes les routes se croisent et les frontières ne peuvent, sans risque mortel, être fermées à l'esprit et à la culture. La doctrine nazie va jusqu'à combattre les vérités éternelles, seules capables de gouverner utilement l'univers. Du moment qu'on supprime la liberté de pensée et la liberté d'action, on travaille à l'organisation systématique du malheur. Pour les Nations Unies, quelles que soient les erreurs et les abdications, il reste que du haut au bas de l'échelle sociale, l'homme, toujours et partout, est égal à l'homme. Au regard d'une souveraine justice, il n'y a pas de races supérieures, ni de confessions qui diminuent la valeur humaine d'un groupement. Bref, le plus grand péché contre l'esprit est de prétendre résorber l'individu dans l'Etat.

Maintenant qu'il est temps de recoudre le monde et de lui trouver le statut convenable au stade actuel de son évolution, une inquiétude s'empare des esprits rebelles au transformisme d'antan. Ou l'on porte main hardie sur l'arsenal des préjugés, ou l'on essaye timidement d'apporter des correctifs à ce qui fut le véritable motif, encore qu'invisible, de la guerre. En d'autres termes ou l'on va vers une vie renouvelée ou l'on prépare une nouvelle guerre, une nouvelle révolution mondiale.

Nous n'avons plus de choix qu'entre la démocratie et son contraire. En paroles, le choix est déjà fait. Mais il faut passer à l'acte réparateur, à l'acte sincèrement édificateur. Remarquons qu'il ne s'agit pas d'une forme déterminée de régime local. Il s'agit d'un régime conçu et établi sous le signe d'une morale uni-

verselle et en fonction de l'homme. La démocratie n'est pas une invention nouvelle. Dans la Rome ancienne, déjà, la république fut un fait démocratique. Les diverses républiques modernes furent, elles aussi, d'inspiration démocratique. Mais nous avons vu Rome s'éloigner peu à peu de ce qui fit la grandeur de son œuvre humaine, et nous avons vu d'autres républiques renoncer à leurs principes essentiels et, par delà les textes et même contre les textes, retomber, en les aggravant, dans les erreurs mortelles des régimes absolus. En somme le monde, par une fausse démocratie, "a cherché des choses bonnes par de mauvais chemins" et a compromis la recherche des valeurs authentiques. C'est donc à une œuvre de refonte radicale qu'il faut s'atteler si l'on veut organiser une paix stable entre les hommes et entre les peuples.

La question n'est pas de trouver la formule définitive et de guérir, par une panacée infaillible, en une fois, tous les maux de l'humanité. Je ne peux pas croire non plus, même après cette guerre, même après la somme colossale des souffrances subies, que le monde va se transformer soudain. Mais il suffit qu'il en ait la volonté et que les chefs, avec une conscience épurée, aient une vue claire des besoins de l'humanité et plaçant l'humain au-dessus du local, pour que l'on soit sur le chemin d'un progrès réel, d'un progrès continu.

Qu'est-ce que la démocratie ? Le gouvernement du peuple par le peuple, dit le lexique. Je n'aime pas beaucoup cette définition à la fois sommaire et lapidaire. Nous avons vu des monarchies beaucoup plus préoccupées des peuples, plus attentives à leur bien-être que certaines républiques où, sous le paravent des formules redondantes, les peuples étaient sacrifiés. Si je dois exprimer toute ma pensée, je dirai même qu'une mauvaise monarchie est moins nuisible qu'une mauvaise république, car celle-ci est destinée à donner

cours à tous les mauvais instincts et à aider à la corruption générale.

La démocratie, en somme, est le gouvernement de gauche — puisque nous sommes obligés de nous expliquer par des formules parlementaires — c'est-à-dire le gouvernement de la majorité pour le bien de tous. Mais a-t-il été habile, pendant les longs jours de cette guerre sans précédent, de diriger l'opinion vers la seule propagande des sentiments ? Il y avait de dures vérités à lui faire entendre (au lieu de la bercer de la douceur d'une paix idéale) et à la préparer à la transformation du monde.

Si nous devons faire le point, nous dirions que la première moitié du vingtième siècle mérite d'être jugée avec sévérité. Les hommes d'Etat, presque partout, ont créé des confusions graves risquant de détruire la civilisation. En introduisant, ou en acceptant, dans la vie publique des procédés qu'une conscience simplement normale condamnerait dans la vie privée, ils sont en partie responsables des fautes qui ont rabaisé notre temps. Si un bouleversement est inévitable, que du moins il ne laisse pas que des ruines ! Nous nous efforçons d'adhérer à des réalités morales et physiques qui font tout le prix de la vie, et ces réalités, nous voulons espérer que la victoire saura en tenir compte et nous éviter un soudain dépaysement glacial.

Un régime de liberté, un régime de gouvernement majoritaire, voilà l'essence de la démocratie, et je crois que tout le monde est d'accord là-dessus. Mais une formule n'est rien si elle ne s'applique pas à une réalité tangible. Les monarchies absolues, dans les temps reculés, pouvaient s'accommoder d'une morale plus souple. Les peuples, moins avancés, acceptaient, sans s'étonner, jusqu'aux lois de discrimination, et les monarchies, tout compte fait, n'ont pas été mauvaises aux pays qu'elles gouvernaient. Lisons l'histoire.

Mais un régime, même bon, devient mauvais et même dangereux, dès qu'il est dépassé par un nouvel état d'évolution. C'est une loi de la nature, c'est la loi même de la vie que des transformations s'opèrent successivement. Nous sommes au cœur d'une de ces transformations fatales. Nous allons, d'un pas accéléré, vers l'avènement d'une réelle démocratie. Pas de confusion cependant ! La démocratie ne peut pas être le régime de la facilité, ni celui de la liberté sans limite, ni celui de la morale individuelle. La démocratie, au contraire, a des obligations plus étendues parce qu'elle a plus de responsabilités, parce qu'elle ne vit et ne doit vivre que de responsabilités.

Depuis plus d'un demi-siècle, la démocratie est à la mode. Malheureusement, c'est le mot plus que la réalité dont les peuples se sont enjoués. Nous n'avons eu, ici et là, et même dans les pays les plus évolués, qu'un semblant de démocratie. Un squelette sans chair. Les nations veulent aujourd'hui que sur ce squelette il y ait quelque chair, et que la démocratie, dans l'esprit et dans la lettre, soit une de ces réalités aveuglantes auxquelles les chefs se soumettent avec conviction. Les nombreux batteurs de l'estrade politique ont été les victimes de leur propre éloquence. Ils s'arrêtaient aux mots : derrière, il n'y avait rien. Des promesses, des commencements d'exécution. Ils n'allaient guère plus loin. En vérité, la société, dépassée elle-même par les acquisitions progressives de la personnalité humaine, luttait pour une cause qui se révélait, à l'expérience, mauvaise et antisociale. Sous le couvert d'une fausse générosité politique, la citadelle du capitalisme, dans son sens le plus affreux, s'édifiait sur la misère publique. Une fois de plus, comme jamais auparavant dans l'histoire, et même sous la monarchie la plus absolue, l'argent déifié détenait tous les leviers. Cherchait-on à faciliter à l'individu l'accès

à une existence et à une liberté dignes en tous points de la personnalité humaine ? Pour répondre, il n'y a qu'à constater les méfaits des régimes dits démocratiques. Le poison des doctrines faussement libérales, répandues sous le signe de l'argent, a dénaturé et corrompu les institutions elles-mêmes. Nous avons vu la finance, les lettres, et jusqu'aux lois, et jusqu'à la justice concourir à la dissolution générale.

La guerre a balayé, pour un temps du moins, cet héritage de la période la plus sombre de l'histoire de la civilisation. Il s'agit donc de savoir si, la victoire obtenue, les leçons du passé ne seront pas oubliées et si, sous l'action sournoise et persistante des faux démocrates, on ne remettra pas sur les autels momentanément désaffectés les mêmes dieux malfaisants.

Jacques Maritain a raison : "Le mot démocratie a donné lieu à tant de confusion et de malentendus qu'il semblerait parfois souhaitable de trouver un mot nouveau pour désigner l'idéal d'une communauté libre." Les Puissances alliées se sont unies sur le mot démocratie, et "c'est l'usage des hommes et la conscience commune qui fixent l'emploi des mots dans l'ordre pratique". Donc, c'est autour de la démocratie, vraie ou fausse, que la nouvelle bataille va s'engager. Elle sera terrible soyez-en convaincus. Ou elle réglera le sort de l'homme dans une société logiquement et honnêtement organisée, ou elle ouvrira le chemin à une révolution qui ne sera pas uniquement idéologique et qui, cette fois, craignons-le, noiera dans un sang fraternel, sans choix et sans mesure, le passé tout entier, bon et mauvais. — 11• Mai 1945.

LES DEUX BASES DE LA DÉMOCRATIE.

La guerre elle-même, avec son cortège, de maux, ne semble pas nous avoir tout à fait réveillés du mauvais songe dans lequel nous avons vécu. A des signes trop visibles, hélas ! les chefs des pays qui ont eu l'honneur de défendre en bloc la civilisation ne sont plus aussi chaleureux quand ils parlent d'un monde meilleur, ne sont peut-être plus aussi convaincus. Le danger leur avait fait oublier, pour un temps, tout égoïsme régional. On voulait sauver l'humanité, et je crains que, maintenant, le brouillard des rêves confus ne mette, devant l'esprit son écran trompeur et que la grandeur nationale recherchée par les moyens politiques ne mette en péril la grandeur humaine qui seule, à nos yeux, mérite des sacrifices, oh ! très relatifs, d'amour-propre. L'autre guerre avait eu pour cause, parmi d'autres, la démission collective de l'intelligence; celle-ci marquera-t-elle à nouveau sa carence dans l'organisation social de la paix ?

Le premier délégué de l'Égypte, à San-Francisco, a mis le doigt sur la plaie dans une remarquable déclaration à la tribune lorsqu'il a dit que la meilleure façon pour maintenir la paix était de faire triompher les principes de coopération économique et sociale et de rechercher un niveau de vie plus élevé, à la fois sur le plan national et international. En effet tout est là, et il n'y aura jamais de paix effective et durable sans la coopération économique, pourvu qu'elle s'organise en fonction de la coopération sociale.

C'est la substance dont doit se nourrir la démocratie, celle que le monde appelle de ses vœux, après lui

avoir délibérément tourné le dos. Par l'action des maîtres de la finance qui avaient su gagner à leurs sophismes les maîtres de la politique, nous avons eu une fausse conception de la démocratie, une caricature de régime démocratique. Au hasard d'une lecture, je suis tombé sur ces lignes parfaites de Paul Valéry, lesquelles définissent toute une période mal-faisante : "Un système de tension, de suspicions, de précautions, un malaise toujours accru composé de la persistance des amertumes, de l'inflexibilité des orgueils, de la férocité des concurrences, combiné à la crainte des horreurs que l'on imagine et des conséquences que l'on ne peut imaginer, constitue un équilibre instable et durable, qui est à la merci d'un souffle, et se conserve pendant près d'un demi-siècle". Ce que dit le grand écrivain peut s'appliquer à la démocratie, telle que l'avaient comprise, dans un intérêt douteux, ceux qui s'en faisaient les défenseurs les plus éloquents et les plus verbeux.

Cette démocratie-là ne pouvait être qu'à l'origine d'un mal plus grand que celui qu'elle prétendait guérir. Elle n'a pas tenu compte de la nature humaine, dans ce qu'elle a de défectueux, mais elle en a tenu compte, pour un but condamnable, pour un but de politique agressive qui s'est retournée, en fin de compte, contre ceux qui devaient en bénéficier.

N'est-elle pas singulière, cette attitude née du pessimisme ? L'homme est mauvais, mais sa noblesse originelle n'en existe pas moins. En faire fi, c'est dénaturer le sens même de la vie, c'est assigner à la politiques des desseins forcément destructifs, c'est maintenir l'humanité dans un stade très bas, c'est l'abaisser au lieu de l'élever, c'est, sous prétexte d'une fausse science et d'une justice imparfaite, supprimer les raisons qu'elle a d'espérer et les possibilités qu'elle a de s'améliorer.

La démocratie imposée par les mauvais chefs n'a pu vivre que dans une atmosphère troublée. Presque partout, spécialement dans les pays où l'on prétendait l'imposer par la force, la lutte pour la démocratie s'accompagnait de la lutte contre la religion. Je ne dis pas contre le dogme, mais contre la religion elle-même dans des manifestations de pure morale. On enlevait ainsi au peuple son support naturel, la croyance en une justice souveraine, et ses meilleurs motifs de patience et de résignation virile. Sous la fallacieuse raison de favoriser la libre pensée, on tuait la faculté de penser librement et de sentir. Comme ils semblent périmés, les hommes qui ont fait de la guerre contre la religion un tremplin électoral ! La vulgarité de leur pensée a causé des dommages incalculables. Pauvres esprits soi-disant forts ! Ils ont simplement flatté des appétits et fait croire à certains que nier Dieu était une preuve d'intelligence. Je les imagine aujourd'hui, ces hommes, tout honteux, humiliés de leur petitesse au milieu de la grandeur des événements.

La guerre nous a amenés à nous préoccuper, avec une conviction nouvelle, de la vie sociale et du sentiment religieux. Et, pour le commun des mortels, du sentiment religieux surtout ! Si la philosophie, dans son expression absolue, ne prétend qu'à l'abstrait, la religion est plus sensible. Son domaine est aussi de l'esprit, mais surtout du cœur, et c'est le vrai domaine de la vie. Pourquoi l'interdire, comme un danger, au peuple qui s'en faisait une arme de défense et de courage ? La religion est tout amour, et ainsi à la portée des plus humbles. Le radicalisme politique, le radicalisme athée, a prouvé, hélas ! son insuffisance, ou sa trop grande suffisance ! Or la religion, dans sa poésie comme dans sa réalité, est un règlement de vie sage qui tient compte de la nature humaine et fait de nos fautes elles-mêmes un motif de relèvement. Là est sa plus

grapue noblesse. Foin des mots et des arguments spécieux ! La guerre a réveillé les forces de l'âme et plus que jamais l'homme apparaît comme un être essentiellement religieux. Le sentiment de son devoir n'est jamais aussi évident que lors d'une souffrance collective.

Un réalisme court et plat a poussé le monde à méconnaître la plupart des valeurs sociales. Le règne de l'utilitaire, installé dans la vie contemporaine par le triomphe de la machine, fut la cause d'un mal aux ravages étendus à tous les domaines. Le monde matérialiste y voit le seul signe du progrès. Si la rançon de ce progrès-là est le malheur des hommes, préférons-lui le vieux temps avec son manque de confort et son absence de facilité. Du moins les hommes n'étaient pas alors assujettis à une tâche de vitesse et de dispersion. N'est-il pas troublant qu'à mesure que l'instruction se propage en étendue, la culture diminue en profondeur ? Quel est le secret d'une telle contradiction ? Tout nous ramène au point central : à l'idée de Dieu ! Nous nous apercevons qu'une civilisation qui se préoccupe surtout des conflits matériels et néglige les conflits moraux commet une méprise tragique. Dieu — rêve ou réalité — est la conscience du monde.

La position de l'homme sincèrement religieux est la seule inexpugnable en ces jours de gestations dramatiques. Il comprend que sa destinée et celle de l'univers se sont jouées sur une équivoque. Même le plus tiède se met soudain à l'unisson de ses frères et, sur les ailes de la prière, la voix des hommes et des femmes monte dans un élan d'espérance. Lui, toujours lui ! Dieu, ce mot le plus beau et le plus chargé de sens, qui résume le meilleur de nos aspirations, le plus pur de nos rêves ! Mot humain pour exprimer le surhumain, émouvant alibi de notre faiblesse ! Tout le désordre de ce temps, le secret renoncement de l'homme,

la cuisante honte des abandons et des soumissions rampantes, c'est le plus clair résultat de l'oubli du devoir religieux. Pour le croyant qui doit aimer son prochain autant que lui-même, la patrie n'est pas seulement le lieu charnel de prédilection, c'est la plus grande réunion d'hommes à aimer sans contrainte, et sa souffrance est moins faite de la sienne que de celle de tous.

La force que représente le sentiment religieux, cette force qui aurait pu être la base la plus solide de la démocratie, a été rejetée comme une aide gênante. Pourtant des démocrates sincères ont donné dans le panneau politique. Et tous ont méconnu que toutes les religions, sans exception, étaient l'expression la plus complète du véritable dogme démocratique.

Ainsi une première grave confusion a vicié les régimes qu'on croyait être des régimes de liberté et de tolérance. Est-ce que je me trompe ? Ces mêmes régimes ont été, dans la pratique politique, bien plus néfastes que les régimes qu'ils ont remplacés. Ni liberté, ni tolérance ! Et le désordre des esprits favorisa, par là même, le désordre des mœurs.

L'amour du prochain dans les démocraties que nous avons connues — si nous supprimons les initiatives privées et les initiatives d'institutions confessionnelles — n'a été qu'une profession de foi platonique. En fait, ce prochain auquel on feignait de tout rapporter a été le grand sacrifié de la démocratie. Non seulement la religion a été écartée, mais on lui a opposé une autre religion, celle de l'argent. Les méfaits qui en ont découlé sont innombrables. La société entre les mains des financiers pour lesquels, dans plus d'un pays, les politiciens travaillaient, soumis et gavés, branlait sur ses assises. On avait sorti tous les grands mots à la rescousse de buts inavouables. Ces grands mots, autant de masques trompeurs ! Jadis, guerres et révolu-

tions tendaient à rechercher un équilibre nouveau, national ou social. Les guerres étaient géographiques et les révolutions étaient idéalistes. Le sang coulait, mais c'était pour une réalité ou pour une idée. Or, la finance a voulu que le même sang continue d'être versé au nom de faux dieux. La patrie, l'ordre, la liberté, la démocratie ne représentaient, aux yeux des seigneurs camouflés de la guerre, que des prétextes. L'action abominable de l'argent a déshonoré l'humanité.

Qu'on me comprenne bien : je n'ai rien contre l'argent qui fut, qui pourrait être toujours un agent de civilisation. Mais il a été détourné de son premier but pour devenir un facteur de domination inadmissible. Qui le niera ? Si nous voulons qu'une société viable s'organise, ce n'est que si on règle le pouvoir de l'argent et les ambitions des financiers, si on règle surtout la légitimité du bénéfice. Plus qu'à un règlement des frontières, c'est à un règlement social que les Puissances, en collaboration, devraient s'atteler. Trouvera-t-on le courage d'établir, dans le calme, et d'un cœur honnête, les bases d'un régime où l'argent sera exactement mis à sa place ? Nous avons toujours cru à sa puissance et on ne peut nier que cette force fut réelle, mais cette force a été presque toujours dissolvante : un instrument de torture. Elle a même créé, sous le couvert d'une idéologie, une ploutocratie de domination. Le symbole du veau d'or a cessé d'être une image pour devenir une réalité, et ainsi le statut moral des peuples a été transformé. L'argent n'est un bienfait que s'il tient un rang discret, mais il est immodeste et les hommes en ont fait un but. En somme, il a hâté la corruption des principes et dérégulé les meilleurs moteurs de l'homme. La frénésie que nous apportons à vivre vite et le goût des jouissances sont venus de là. La guerre, par les méditations qu'elle nous impose, nous aura fait apparaître toute la malfaisance de l'argent aussi bien dans

les rapports des hommes entre eux que dans ceux de peuple à peuple. C'est un truisme de dire que l'argent ne fait pas le bonheur, mais il enferme une immense vérité sociale qui commandera toute l'organisation de la société future.

Le temps que nous avons vécu nous a fait avancer dans l'horreur. Ceux qui avaient trop d'argent finissaient par vivre dans l'artifice et l'hypocrisie. Les grosses fortunes, c'est-à-dire qui ont été réalisées avec facilité dans les affaires financières, par la spéculation ou les combinaisons compliquées, n'ont pas une bien noble origine et ne sont pas la récompense d'un effort sage, ni véritablement honnête. De telles fortunes sont inhumaines et s'édifient grâce à un mélange de cruauté, consciente ou inconsciente, et de tromperie, ne tenant compte ni des ruines qu'elle provoquent, ni des injustices qu'elles entraînent, ni du désespoir qu'elles causent. Elles n'ont pas de bases logiques et soulèvent, à la fois, de tenaces jalousies et des haines implacables, car leurs tentatives de spoliation atteignent des limites extravagantes.

Ce que l'argent a fait dans l'ordre moral n'est que dévastation et corruption, et de cela chacun se rend compte avec terreur. La mauvaise répartition de la fortune, la dureté des riches, l'ambition des gouvernements, l'étalage des fausses vertus, les hideuses hypocrisies, le vice secret et triomphant, c'est tout cela qui est à l'origine lointaine d'une guerre qui, par certains de ses aspects, est une révolution mondiale.

L'argent est bienfaisant si on en règle l'emploi, et c'est le devoir de tous les Etats de créer ensemble les lignes essentielles du statut social. L'argent demeurera un des piliers de la civilisation, et le capitalisme vidé de ses éléments nocifs continuera à modeler les rapports des hommes et du travail, si le monde de demain accepte les modifications nécessaires.

Nous sommes en présence d'un redoutable mystère qui s'annonce tour à tour comme un fléau ou une bénédiction, selon que l'argent dans la société de l'après-guerre stimulera les facultés ou pervertira l'esprit. Pour ma part (et beaucoup comme moi font taire leurs préférences personnelles), j'attache un grand prix à la collaboration russe. Cette collaboration pose déjà le problème des règlements prochains, car la paix aura, avant tout, la charge de trouver, entre les doctrines extrêmes, le point d'accord.

Je sais bien que le règlement général sera difficile qu'il ne sera pas obtenu — s'il l'est jamais — sans de grands sacrifices. Espérons que, sur les ruines des diaboliques conceptions allemandes, on trouvera un compromis entre la loi du communisme et celle du capitalisme. Ce sera le premier pas de la démocratie dans sa voie normale. Les deux seuls piliers qui s'offrent, en effet, à l'avenir de la démocratie sont : la vieille morale religieuse et une nouvelle morale financière, car "il ne saurait être question de coudre des pièces neuves à une étoffe usée. C'est une purification radicale qui est requise".

Je fais encore appel au philosophe pour conclure que "si les démocraties occidentales ne désirent pas être emportées, et une nuit de plusieurs siècles s'étendre sur la civilisation, c'est à condition qu'elles découvrent dans sa pureté le principe vital, qui est la justice et l'amour, et dont la source est divine"... Les nations, les peuples et les hommes ont payé cher l'expérience du sang. S'ils veulent être heureux, ou moins malheureux, la route de l'avenir est toute tracée. Mais s'y engageront-ils ? — 15 Mai 1945.

LE BOUTON DU MANDARIN.

Oh ! non, la guerre n'est pas belle. Tout le courage des héros à qui vont notre admiration et notre reconnaissance, n'étendra jamais sur la guerre un voile de gloire. Mais si la guerre n'est pas belle, là où se battent les soldats, là où chaque jour, chaque heure, chaque minute, des vies précieuses sont supprimées, là où le courage est la loi naturelle, je songe avec mélancolie aux laideurs de la guerre dans les villes de l'arrière et, plus encore, dans les pays de l'arrière.

Aux vertus désintéressées des guerriers opposerons-nous l'âpre avidité du civil, ou de certains d'entre eux, pour qui la mort elle-même est un charnier où glaner de l'or, le plus impur des ors ? Aux tristesses inévitables de ces temps malheureux, faut-il que la méchanceté humaine ajoute des tristesses supplémentaires, les tristesses de l'horrible amour de l'argent ? Des hommes meurent qui étaient jeunes, et qui étaient promus aux jeunes joies de la vie. Allons-nous les pleurer et, dans le silence des méditations angoissées, ferons-nous le compte de ce que l'humanité perd en possibilités ? Et si la victoire couronne un jour l'héroïsme des bons guerriers, ne prétendons pas que la joie, soudain, mette son reflet lumineux sur la vie de ceux qui survivent, sur l'existence d'une nation endolorie, sur un collectif univers désaxé. L'espèce humaine est toujours la proie de son obscur destin. L'homme peut ne penser qu'aux limites normales de sa vie, l'espèce tout entière des hommes ne saurait se contenter de limites aussi réduites. Là réside le drame permanent dont nous ne sommes que les falots acteurs.

Comme moi, beaucoup d'hommes en particulier ceux qui depuis longtemps ont laissé leur jeunesse derrière eux, considèrent avec stupeur, même avec terreur, que la somme de justice et de bonté et la qualité de conscience générale loin de s'élever, s'amoindrissent. Ce n'est pas la faute de tous, mais de quelques uns dont l'exemple affaiblit le caractère et obscurcit l'esprit.

Que la guerre ait été inévitable et qu'un ennemi monstrueux l'ait voulue déshonorante c'est déjà une calamité dont il n'y a pas lieu d'être fiers, mais que cette guerre, la plus atroce que le monde ait connue au cours de sa très longue histoire, ait été celle, précisément, où des hommes ont trouvé moyen de s'enrichir par des procédés ignobles, de s'enrichir sans mesure, d'ajouter des monceaux à des monceaux d'or et que tout cet or soit la contre-partie du sang et de la misère, ce n'est pas la moindre immoralité de la guerre.

Je suis épouvanté de l'inconscience de ces nouveaux riches. Nul ne les envie, car toute leur richesse ne lavera pas la tâche indélébile de boue sur leur âme. Sont-ils heureux ? Leur bonheur est-il fait de leur réussite scandaleuse ? Sont-ils fiers que la Fatalité inconsciente ait favorisé la clandestinité de leurs efforts ? Ils gardent leur secret et, sur leur visage partagé quand même entre la honte et la satisfaction, on peut surprendre, si on s'en donne la peine, comme des traces de crainte, comme la peur informulée des lendemains vengeurs.

Mais à haute voix ils proclament la pureté de leur cœur et, plus que tous autres, la guerre les indigne. Parmi eux certains oublient volontiers l'origine de leur fortune et semblent sincères dans les affirmations gratuites de leur indignation. Je songe au nouveau bouton mandarin. Car l'autre est déjà usé et s'estompe dans un monde aboli. Il ne s'agit plus de presser un bouton pour devenir riche par la mort d'un seul homme. Si on demandait aux enrichis de la guerre s'il préfère-

raient être ce qu'ils étaient, à peu près démunis de tout le surcroît de leur fortune soudaine, ou que la guerre n'ait pas eu lieu, que répondraient-ils ? Qu'on ne s'attende pas à une réponse sincère. Et quand même ils répondraient dans le sens de la vertu triomphante, comment les croirions-nous ? Ils peuvent bien faire une telle réponse qui ne changera rien à rien. La guerre a eu lieu, et grâce à elle ils ont volé leur nouvelle fortune. Qui la leur enlèvera ? Des lois timides, des gouvernements faibles, des parlements verbeux ? Ils sont tranquilles et sont encore loin du Grand Soir.

Le nouveau bouton du mandarin une fois pressé, c'est la mort de millions de soldats, des villes en flammes, des populations dans la détresse, des cris de douleurs, des vieillards sur les routes, des femmes hagardees, des enfants perdus. C'est l'angoisse de milliers et de milliers d'êtres humains, c'est la malédiction unanime.

Mais c'est aussi le prix, dérisoire n'est-ce pas ? des fortunes édifiées sur le malheur public, sur le sang et la mort. — 20 Mai 1945.

*
* *

LA GESTATION DE LA PAIX.

Les hostilités sont donc terminées sur le front de l'Europe, mais nous n'avons pas fini d'oublier... Une nouvelle lutte s'offre à nous, plus nécessaire et plus sainte. L'homme oublie trop vite et il nous faut lutter contre l'oubli. Il faut que nos enfants et, après eux, nos petits-enfants aient toujours devant les yeux l'affreuse période de l'histoire qui va de 1939 à 1945. Car l'œuvre à accomplir pour laver l'humanité de la honte et de la dou-

leur inutile, c'est plus de cinquante années d'efforts qu'elle demandera.

De 1939 à 1945 ? Sans doute. Mais pour mieux se guérir et raidir son âme pour les grandes gestations futures, il faut remonter plus loin, jusqu'à la paix de 1918 qui, aux dires de Gustav Stressmann lui-même, a donné aux vainqueurs tous les droits contre l'Allemagne, sans que ceux-ci aient jamais osé s'en servir.

Ce fut un étrange traité à qui on n'essaya même pas d'insufler la vie ! Elaboré par des professeurs de philosophie alors que les professeurs d'histoire et de géographie eussent été plus qualifiés, il fut un non-sens, car il portait dans son principe et dans ses fins sa condamnation. L'ennemi, l'Allemand était sauf. On l'avait laissé rentrer chez lui, les armes à la main, avec tous les honneurs de la guerre : et il ne voulut pas croire à sa défaite militaire. Et alors que l'empire allemand continuait d'exister, momentanément amputé d'une minime partie de son territoire, on supprimait l'Autriche de la carte de l'Europe. Double imprudence et double faute ! Ceux qui avaient gagné la guerre se refusaient à en comprendre la leçon. Pour eux, le danger était l'Autriche, non l'Allemagne, laquelle avait réalisé son unité au détriment de l'équilibre de l'Europe et de sa sécurité. Versailles aurait dû — c'était le bon sens — détruire cette unité qui y avait vu le jour cinquante ans auparavant, détacher du bloc central petits royaumes, principautés, duchés, et leur assurer, en face de la Prusse, une vie indépendante et pacifique.

Le maintien de l'Autriche s'imposait, mais on la fractionna en un puzzle absurde sous le prétexte que des races et des nations diverses pourraient, séparées, établir dans l'Europe Centrale un équilibre logique, en harmonie avec le principe des nationalités. Les

Massaryk et les Bénès ne furent pas les moins imprévoyants inspirateurs de cette destruction. Que restait-il du beau travail diplomatique ? Que restait-il du château de cartes édifié à Saint-Germain ? A l'arbitraire historique, on substitua un arbitraire géographique plus dangereux. Du reste, l'Empire austro-hongrois avait fait ses preuves. La paix de 1918 aurait pu humaniser le gouvernement de Vienne et instaurer, sous un régime assoupli, une sorte de confédération d'Etats autonomes. En livrant l'Europe Centrale à elle-même, en créant des Etats non viables, on les condamnait à disparaître à la première tourmente et on servait les desseins futurs, qu'il était impossible de ne pas prévoir, d'une Allemagne devenant de plus en plus forte malgré les Alliés et contre eux, au fur et à mesure qu'elle effaçait les derniers textes des traités.

La guerre de 1914, qui fut pour l'humanité une catastrophe, n'était pas et ne pouvait donc pas être la dernière des guerres ni la moins cruelle. Il y a vingt-cinq ans on se battait pour des territoires — et pour des principes. Et lorsque dix millions d'hommes furent morts et que sur les dix-neuf millions de blessés dix millions furent mutilés pour le restant de leur vie, on pensa à la paix. Paix empoisonnée par les appétits des uns, l'égoïsme des autres, la lâcheté de ceux-ci, l'insolence de ceux-là et la sottise de beaucoup. Ainsi, pendant dix-huit ans, peuples et nations furent malades de cette paix.

Aujourd'hui, nous voyons luire la première vraie espérance d'un monde meilleur. L'Allemagne s'est rendue et l'Europe est délivrée du cauchemar de son joug. Nous sommes à la veille de la paix, d'une paix qu'on ne discutera pas avec l'ennemi, qu'on lui imposera, et qui sera dure, et qui devra l'être, si on veut en finir de cette nation hitlérienne, ennemie du genre humain. Il ne s'agit donc plus de fermer les yeux pour ne pas voir,

comme on le fit après l'autre guerre, ni de fermer les oreilles pour ne pas entendre. L'ordre exact des valeurs doit être trouvé, et désormais, si on veut être logique, c'est aux problèmes vitaux qu'il faudra accorder la première place. Ne nous forgeons pas des illusions supplémentaires et essayons de ne plus vivre dans un temps d'absurdités tragiques

Plus tangible et sacrée que la réalité des frontières il y a les limites minées de l'âme qu'il faut défendre et la condition même de l'homme et son pauvre bonheur relatif. C'est pourquoi la guerre qui vient de se terminer en Europe au milieu d'une apothéose qui ne parvient pas hélas ! à couvrir de son éclat ni les ruines ni les souffrances, ni les morts, fut dans ses raisons profondes, légitimement passionnelle. Jamais paix ne devra donc être plus complètement humaine.

La narcissisme collectif par quoi s'expliquent la solitude et l'angoisse de l'Allemagne, cette infériorité dont elle voulait faire une supériorité, est un exemple sur lequel il convient de réfléchir pour que les erreurs ne se renouvellent pas et que l'aidée de fausse grandeur ne s'empare d'aucune autre Puissance. Il arrivera que de grandes Puissances, même bien intentionnées, confondront leurs responsabilités avec leurs droits. D'ores et déjà, il est nécessaire de s'élever contre un danger où se réfugieraient les germes nocifs de futures guerres.

Les politiciens ont l'habitude de qualifier dédaigneusement d'"idéologie" toute construction de la pensée qui, au delà du présent, envisage dans sa continuité l'avenir de l'humanité. Les "valeurs", à leurs yeux, sont établies selon un ordre arbitraire... Or, la valeur essentielle n'est-elle pas l'homme lui-même, si grand (ou qui devrait l'être) entre les limites de sa puissance et de son impuissance conjuguées ? L'homme centre du monde, tout ensemble esclave et maître de la nature, l'homme que les

éléments doivent servir, qui est une intelligence active penchée sur une matière que seule sa volonté rend plastique, l'homme est la mesure de l'univers.

Nous regrettons toujours la mort de Roosevelt dont la pensée se portait, avant tout, sur la condition de l'homme, qui en faisait le pivot de sa politique internationale et qui avait compris de quel poids bienfaisant elle pèserait sur l'efficacité d'une paix conclue et fixée sur cette base. Par l'étude du "soi" social, nous arriverons seulement à la réhabilitation de l'homme, à l'affirmation de l'importance de sa condition. Le nier, ou seulement le négliger, c'est contrecarrer l'effort libre et individuel, supprimer un ordre de choses qui a précisément l'homme pour but, créer peut-être, après l'abus, un ordre nouveau, mais ce n'est pas substituer à une civilisation une autre civilisation, car la civilisation est "une" dans son essence, et suppose en premier lieu la liberté et l'initiative. Quand l'homme est conscient de sa valeur sociale, il tire de son entité humaine une certaine fierté qui le pousse à fuir aussitôt la solitude., Aucune valeur, en effet, n'existe si elle n'est pas en rapport avec une autre valeur : c'est le secret de la vie en commun, le secret de la civilisation.

A San-Francisco, vers qui les yeux et les espérances des peuples se tournent aujourd'hui, nous voyons que les difficultés s'accumulent et qu'on a bien de la peine à trouver un terrain d'entente. Ce n'est pas cela qui nous inquiète. Nous craindrions davantage un accord rapide et spontané et nous préférons que l'accord naisse du désaccord : il sera plus réfléchi et aura des chances de durer davantage. Ce qui nous inquiète, c'est que l'accord se fait déjà sur les points négatifs tandis que le désaccord porte sur les problèmes positifs. Sans doute ce n'est pas la paix avec l'Allemagne qu'il s'agit de conclure à San-Francisco, cela c'est l'affaire des grandes Puissances combattantes qui au-

ront à imposer, sans discussion, leurs conditions. La paix avec l'Allemagne sera chose relativement facile, mais c'est de la paix universelle, de l'accord entre toutes les Puissances et du statut du monde futur que les délégués sont chargés de discuter, et c'est la plus difficile des missions. Après avoir énuméré les principes acceptés unanimement par tous, chaque point d'application soulève des objections, des heurts, des blessures d'amour-propre. Qu'est-ce à dire ? Est-ce que certaines Puissances conservent encore des préjugés ? Est-ce que certaines autres ont encore des ambitions ? Est-ce que la méfiance, avouée ou non, va vicier le travail pénible d'une organisation qui demande autant de dévouement que de désintéressement ?

Il est évident que ce que nous pouvons penser et dire, ce que les peuples peuvent désirer profondément, et tous les raisonnements des philosophes et des sociologues ne pèseront pas lourd devant la volonté des hommes politiques qui, à cette heure, tiennent en main, avec la force armée, le moyen d'imposer leurs vues. Mais les hommes politiques peuvent se tromper, et nous croyons que c'est de bonne foi. Cependant ne doivent-ils pas, tenant compte des réalités actuelles et de côté pratique de leurs responsabilités, voir au delà de l'heure, au delà surtout de l'intérêt particulier de leurs patries respectives ? Autrement elle ne durera pas longtemps la paix, si notre paresse d'esprit et notre pauvreté d'imagination nous empêchent de découvrir le monde nouveau et de l'accepter d'un esprit sincère et joyeux.

Entre les nations de l'univers, les grandes comme les petites, toujours des malentendus surgiront, mais les puissances du mal désormais abattues tous les malentendus peuvent n'être que secondaires. S'ils n'ont qu'un caractère politique, ces mêmes malentendus seraient odieux d'être à l'origine de disputes plus graves et de

s'ils mettront en péril la dignité de pays momentanément et accidentellement opposés.

Méfions-nous des gens tout d'une pièce, et des nations une fois pour toutes enfoncées dans le préjugé d'une grandeur qui ne veut pas d'égale. Ni avec ces hommes ni avec ces nations, il n'y a moyen de vivre. Il nous faut, avec une vie accrue par ce que nous avons appris soudain, une souplesse plus grande dans les rapports individuels et collectifs, ce qui n'exclut ni la droiture, ni la probité, ni la fermeté. Cette souplesse est une preuve de tolérance et la preuve surtout qu'il ne saurait — sauf dans les responsabilités — exister une hiérarchie des Puissances.

A cet égard, San-Francisco, première étape de la paix, a de quoi nous décevoir. On y sent comme une difficulté à trouver un terrain d'entente pour l'esprit, on y sent une autre difficulté, et c'est l'impossibilité à passer des promesses faites dans les jours de malheur aux actes réparateurs que réclame la victoire.

Nous voudrions nous tromper et croire que les difficultés actuelles ne laisseront pas de trace, mais la crainte dont nous sommes étreints, c'est qu'on n'a pas fini de liquider les politiques passées ou qu'on voudrait qu'elles revivent, affublées d'oripeaux nouveaux. Nous constatons que les principes arrêtés par l'unanimité des Puissances ne sont pas compris par toutes de la même façon. Pour la Pologne, par exemple, on veut bien que le peuple choisisse ses chefs librement, à gauche, dans la voie résolument démocratique, mais les Grandes Puissances se divisent aussitôt, en deux groupes nettement opposés, dès qu'il s'agit de l'application. L'esprit d'hégémonie existe-t-il toujours et veut-on, bon gré mal gré, que les petites Puissances soient appelées, avec courtoisie sans doute, à graviter dans l'orbite des grandes ? D'où rivalité. D'où malentendus. D'où difficultés. Et ce n'est qu'un exemple.

Verrons-nous, lorsqu'il s'agira de l'Orient, le même esprit conduire aux mêmes fins ?

Une hégémonie — même si on l'appelle d'un nom moins inquiétant — suppose une domination déguisée. Hégémonie ou zone d'influence, c'est une même chose, un règlement arbitraire et unilatéral imposé aux rapports obligatoires entre une Puissance plus forte et une plus faible. Or nous pensions, et nous le pensons toujours, que le monde nouveau aura de nouvelles assises. Paul Valéry, dans cette prose dense qui donne tant de force à ce qu'il écrit, a fort bien défini le caractère des relations internationales dans le passé. Elles étaient, dit-il en fonction "des actes de commerce, de guerre, de politique temporelle ou spirituelle, toutes relations auxquelles sont essentiels la notion de l'adversaire et le mépris de l'adversaire". Il ajoutait, cependant, dans un élan de foi : "Tout mène les populations du globe à un état de dépendance réciproque si étroit et de communications si rapides qu'elles ne pourront plus, dans quelque temps, se méconnaître assez pour que leurs relations se restreignent à de simples manoeuvres intéressées. Il y aura place pour autre chose que les actes d'exploitation, de pénétration, de coercition et de concurrence."

Mais ces assises nouvelles, quelles mains politiques assez pures s'apprêtent à les jeter à la seule gloire de la civilisation ? Je sais bien que c'est le but qu'assigne l'esprit à l'humanité. L'esprit, hélas ! n'est pas tout, alors qu'il devrait être tout. Des considérations étrangères au véritable débat, qui est celui de la conscience universelle, risquent déjà d'apporter aux relations entre peuples et, par delà, aux relations entre hommes les germes de profondes discordes.

Ce n'est pas désespérer de l'humanité ni de ses conducteurs que de voir le péril qui la menace. Ce qui a contribué à créer la confusion et le trouble dans

lequel les hommes et les nations ont vécu, c'est cette espèce d'hypocrisie verbale cette éloquence de lieux communs, ces affirmations grandiloquentes dont on trompait les peuples au nom d'un progrès uniquement matériel. Le chemin est ouvert pour un avenir meilleur, mais c'est dès aujourd'hui qu'il faut s'y engager avant que les politiciens n'y placent leurs embûches habituelles et n'imposent aux populations un joug intérieur non moins intolérable et en quelque sorte plus immoral que celui de l'étranger. — 29 juin 1945.

*
* *

OÙ VA LE MONDE ?

Nous sommes à peine sortis de la guerre —et encore en Asie on se bat toujours— et voilà que malgré les mille fléaux que la guerre a laissés après elle, nous commençons à revivre sur le rythme ancien.

En vérité nous vivons des jours étranges. Mais vivons-nous ? Est-ce vivre que cette frénésie que nous apportons à vouloir" consommer" entre le lever et le coucher du soleil le plus de bonheur ou le plus de jouissance possible, oublieux de la misère générale ? Quelle prétention et quelle sottise ! Notre époque est marquée de signes indiscutables de décadence. Nous nous dégradons. Mais qui se soucie de cette décomposition collective ? On s'accommode aisément de se passer d'âme. L'existence est plus trépidante et plus vide.

C'est le propre des moralistes de tous les temps de donner au présent l'exemple du passé. Non, ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a commencé de vitupérer la société et les mœurs. Tandis que nous nous tourmentons, persuadés que nous souffrons de maux ingué-

rissables et uniques, nous oublions qu'aux périodes qu'on nous représente comme riches de tous les bienfaits les hommes se jugeaient aussi malheureux que nous et se plaignaient des mêmes maux.

C'est déjà un avantage de savoir que nous ne sommes pas les victimes d'un temps particulièrement maudit et que les plaintes humaines — à quelques variantes près — remontent au premier homme. Mais ces plaintes en quelque sorte éternelles sont-elles justifiées ? Au milieu des souffrances qui assaillent l'humanité, comment douter de la réalité des plaintes ? Le tout est de ne pas entendre notre malheur sur le mode tragique.

Le monde change de figure, l'avenir nous échappe. Voilà le fait brutal. Est-ce un bien, est-ce un mal ? Tant qu'il y aura des hommes, ils disputeront de cela. Le changement peut paraître douloureux à qui le subit mais on imaginerait difficilement un monde qui ne changerait pas : il risquerait au surplus de changer quelque jour avec trop de violence, comme cela s'est vu.

Placée sur le plan de l'éternel, notre époque n'est évidemment qu'un point infinitésimal dans l'échelle du temps. Mais c'est l'époque où nous vivons, et de ce fait elle nous est chère. Il est entendu que nous ne vivons plus la vie des hommes dont, rétrospectivement, on vante la sagesse immobile. Nous vivons une vie sinon plus active, assurément plus dispersée. Au surplus il ne dépend pas de nous de ne pas vivre d'une vie qui est celle de tous nos contemporains. Un rythme universel a toujours son harmonie, s'il a ses fausses notes. L'essentiel est que les fausses notes soient l'exception et l'harmonie la règle. Et puis, le rythme universel n'est-il pas fait de nos mille rythmes particuliers ?

Bref n'ayons pas peur de notre temps, mais ne lui faisons pas trop confiance. Subissons-le en le dominant — dans la mesure où notre volonté peut s'exercer

sans entrave. Car l'équivoque actuelle, née de la guerre, ne durera pas toujours avec la même cruelle rigueur. Nous avons souffert, mais nous souffrons déjà moins. Bientôt les hommes oublieront et la vie reprendra son cours normal. Ce cours ne sera hélas ! ni plus harmonieux ni meilleur que celui de la veille, et bien des déconvenues nous attendent. Nous ne sommes même pas assez sages pour nous dire que dans cent ans, moins peut-être, il ne restera rien des agitations où le monde aujourd'hui perd ses forces et son âme ? L'univers est en folie et nous ne le savons que trop à nos dépens ! Ceux qui tiennent le gouvernail des Etats semblent aussi à plaindre que nous-mêmes. Que peuvent-ils s'ils sont honnêtes contre les haines et les passions ? Et s'ils ne sont pas honnêtes on pense bien qu'ils s'ingénieront à faire servir à leurs intérêts ces passions et ces haïnes.

Dans cent ans la plupart des hommes politiques qui qui auront joué un rôle même de premier plan seront oubliés. Les enthousiasmes qu'ils auront suscités ne trouveront plus d'écho chez nos arrières petits-fils, et ceux qui auront suscité des haines violentes bénéficieront d'une indifférente indulgence. Avons-nous la moindre colère contre Néron ? Nous enthousiasmons-nous outre mesure pour Saint Louis ? Ainsi va la vie. L'histoire est une grande niveleuse.

Aussi bien c'est moins la faute de la politique que des hommes si nous ne sommes pas heureux et si les peuples, sur des plans différents, sont également soucieux et vivent dans une anxiété que n'arrivent à tromper ni les déclamations oratoires, ni les agitations convulsives, ni la facilité des mœurs. Cela n'empêche pas que l'univers soit aux abois. Ceux qui ont raison comme ceux qui ont tort sont également coupables. Ni les uns ni les autres ne veulent voir le danger en face. Mais ceux qui ont raison ont-ils si raison que cela, et

ceux qui ont tort se trompent-ils tant que cela ? Au demeurant qui a raison, qui a tort ? Est-ce qu'on sait ? Le monde entier est fou qui a le le vertige de l'abîme.

De mémoire d'historien aucune époque ne fut plus fertile en complications de toutes sortes. Les peuples sont malheureux, et les gouvernements sont aujourd'hui impuissants à réagir comme ils ont été incapables hier de prévoir. Conférences, congrès, traités, accords, pactes ne seront que des expédients si nous continuons à tourner pudiquement le dos à la vérité toute nue. N'oublions pas qu'au lendemain de la guerre hitlérienne le monde est de plus en plus inquiet et en proie à un déséquilibre qui peut devenir aussi tragique que la guerre, parce qu'il peut nous y mener au bruit des discours parcifiques. Encore quelques années de stagnation dans la voie où l'on hésite à s'engager, et ce sera une catastrophe nouvelle. Dieu fasse que l'appétit de grandeur et la soif de l'or ne conduisent pas les peuples à la guerre, c'est-à-dire à la boue et au sang.

Les pessimistes se croisent les bras et les optimistes objectent qu'il s'agit là d'une crise de renaissance ! Egalement aveugles ils ne nous offrent que des commentaires alors que nous attendons des actes. Vers qui se tourner ? D'où viendra le salut ? Des peuples et d'eux seuls. Accepteront-ils toujours de se plier à des méthodes et à des hommes qui ont fait faillite ? Il serait insensé et bien téméraire d'espérer que le redressement soit possible en une fois. Mais si on avait la conviction que l'univers meurt des préjugés des chefs, de la paresse intellectuelle des doctrinaires, des ambitions démesurées des ploutocrates, la première étape d'une résurrection serait enfin marquée et les peuples pour qui c'est une question de vie ou de mort entreprendraient eux-mêmes de bâtir un meilleur avenir sous la conduite de nouveaux chefs, à la lumière

de nouvelles idées, en assignant à l'univers un but fraternel et humain.

Mais d'ici là faudra-t-il passer par une nouvelle guerre ? — *10 Juin 1945.*

GEORGES DUMANI

(à suivre)

VERS UN RENOUVEAU DE LA LITTÉRATURE PERSANE

Depuis la mort de Hafiz, c'est-à-dire depuis plus de cinq siècles, la littérature iranienne est entrée dans une période de décadence et le pays qui se glorifie avec raison des noms immortels de Ferdouci, Saadi, Khamy, Molavi et Attar, s'est brusquement vu sevré de génies poétiques. Certes, il y a eu chez nous, depuis lors, des poètes de talent, mais nous ne pouvons signaler aucun poète original pouvant arriver à la cheville des poètes faisant partie de cette pléiade.

Le fait important à signaler, c'est que cette décadence de la poésie et de la littérature est allée de pair avec celle de la philosophie, de la pensée et de la culture sous toutes ses formes. Et cette décadence a eu comme origine indéniable l'invasion destructrice des Mongols.

Mais à côté de cette cause politique il y en a une autre inhérente à notre culture même, une cause née de la conception que se sont faite nos auteurs et nos écrivains de la pensée et de la poésie.

Cette cause, qui réside dans la soumission exagérée au principe de l'autorité et que nous allons analyser ci-dessous, a fait pour notre pays ce que le vers fait dans un fruit lorsqu'il y élit domicile. Et tant que notre littérature et notre pensée ne se seront pas pur-

gées, nous ne pouvons raisonnablement espérer remonter le courant et faire retrouver à notre culture tout le faste et la beauté qui l'ont auparavant placée au premier rang des cultures orientales.

Qu'est-ce que ce "principe d'autorité" qui a été pour notre pensée le principe du malheur et de la déchéance ?

Il consiste dans le respect exagéré de la pensée et du style des grands auteurs anciens, dans une soumission délibérée à tout ce qu'ils ont dit, à tout ce qu'ils ont écrit. Ce sont eux, pense-t-on, qui ont atteint la vérité pure, la sagesse parfaite, ce sont eux qui les détiennent, c'est chez eux et rien que chez eux, que nous devons les puiser et tout ce qui s'écartera de leur enseignement ne peut être qu'un tissu de non sens et de mensonges.

J'ai donné là peut-être une définition trop catégorique, une image trop absolue de ce principe, mais il fallait la rendre plus frappante pour faire comprendre les méfaits qu'une telle conception de l'art et de la pensée pouvait exercer sur la culture du pays.

Loin de moi la pensée de renier nos gloires nationales. Nos grands auteurs classiques sont au dessus de toute critique, et ce n'est pas de leur faute si on a poussé jusqu'à l'absurde l'imitation de leurs œuvres et la soumission à leur conception du monde.

Ce n'est pas minimiser la valeur d'un Golestan ou d'un Massnavi que souhaiter un renouveau, pas plus que les différentes étapes de l'évolution de la littérature et de la pensée française n'ont amoindri la valeur d'un Montaigne, d'un Racine ou d'un Molière à la manière desquels personne ne songerait plus à écrire, sauf dans un pastiche, et dont la conception de l'art et de l'homme est, en bien des points, dépassée.

Le principe de l'autorité a étouffé toute pensée et toute philosophie en Europe jusqu'au XVII^{ème}. siècle,

où Descartes parvint à briser enfin les chaînes de l'oppression aristotélicienne et à libérer la pensée française et européenne qui depuis lors a pris un essor merveilleux et a passé par une évolution continue sans jamais plus s'arrêter dans sa marche.

Chez nous, malheureusement, il ne s'est trouvé personne pour briser cette chaîne d'oppression qui a serré jusqu'à l'étouffer toute pensée originale, tout style neuf qui n'imitait pas servilement les anciens et qui voulait faire peau neuve.

Cette oppression de la pensée, corollaire de l'absolutisme dans le domaine politique, est la grande cause de notre retard dans tous les domaines. Personne n'a osé briser avec éclat ce moule, sortir de ce cercle vicieux entrer de plein pied dans un monde de pensées et d'idées non rabâchées déjà par les prédécesseurs. Seul Ghazali a levé l'étendard de la révolte contre la philosophie d'Avicenne, mais il a été plus un destructeur qu'un novateur. S'il a montré l'inanité de la discipline philosophique d'Aristote il n'a pas introduit une pensée ou une méthode nouvelle. Scepticisme dans le domaine scientifique et philosophique mais aussi dogmatisme absolu dans le domaine religieux. La chaîne n'avait fait que changer de qualité.

Depuis que ce principe d'autorité des Anciens a été érigé en dogme intangibles de notre culture, notre pensée et notre civilisation sont entrées dans une stagnation irrémédiable. Et inmanquablement, il devait en être ainsi, car la vie c'est le mouvement sous toutes ses formes et tout arrêt, c'est la mort... Qu'il s'agisse de culture, de littérature ou de civilisation, le progrès ne peut être qu'une évolution, qu'une création continue.

Les civilisations anciennes sont mortes le jour où elles se sont figées, par leurs vices internes ou grâce aux circonstances extérieures, dans une forme stable

et le jour où des Phariséens ont proclamé que cette forme était la meilleure et qu'elle ne devait être ni modifiée, ni dépassée.

L'exemple de la littérature française qui est sans doute la première du monde est là pour nous montrer comment une littérature, suivant une série d'étapes naturelles est revigorée, revivifiée par l'introduction d'idées et de méthodes nouvelles, par une création continue d'art et de pensée, en un mot par une sorte d'évolution créatrice.

L'Humanisme du xvième. siècle rend caduques la littérature et la pensée médiévale. Le classicisme apporte une conception nouvelle d'art et d'analyse qui fait du xviième. siècle français une des périodes les plus brillantes de l'histoire de l'humanité. Ensuite, c'est l'ère des philosophes qui délaissent l'analyse de l'homme en tant qu'individu, s'attachant à l'étudier en tant que membre de la Société et s'attelant à la tâche de trouver une solution au problème politique et social. C'est au xixème. siècle, la crise romantique toute brûlante de passions débridées, est bientôt implantée par le réalisme et le naturalisme dans la poésie du Parnasse et le symbolisme. Et de nos jours, combien de tendances nouvelles peut-on remarquer dans la pensée française ? Les grands écrivains contemporains, si différents les uns des autres qu'il est difficile, voire impossible, de les classer, tâchent de refléter la société moderne.

Un Jules Romain avec son *Unanisme* reflète tout autrement, les vingt-cinq années de la vie française et européenne qu'il décrit dans "Les Hommes de bonne volonté" qu'un Romain Rolland dans "Jean Christophe," un Roger Martin du Gard dans les "Thibault", un Duhamel dans "La Chronique des Pasquier", ou un Marcel Proust dans "A la recherche du temps perdu".

Nous aussi nous avons besoin d'une révolution littéraire pour retrouver le temps perdu. Nous avons

chez nous, Dieu merci, des hommes ayant l'étoffe pour devenir de grands écrivains, de jeunes poètes originaux qu'il s'agit d'encourager et de soutenir. La pensée et la culture ne sont pas mortes chez nous.

Elles sommeillent et il s'agit de réveiller de son envoûtement, devrais-je écrire, cette "Belle au Bois Dormant".

DR. BAROUKKHIM

LE MARCHAND DE FEU

*Comment font-ils, tous ceux
qui connaissent leurs crimes ?...*

FRANÇOIS MAURIAC
(*Thérèse Desqueyroux*)

I.

Manuel Aguilar, le contrebandier, ayant atteint le sommet de la garrigue, eut le village à ses pieds. Dans la combe, serrées à s'étouffer, les maisons étaient endormies de chaleur. Un grésillement lumineux s'élevait des toits jusqu'au pâle du ciel mangé de canicule. Trois heures montèrent dans le vide : Ste. Marie des Corbières n'était point tout à fait morte.

Le contrebandier remonta d'un coup d'épaule la hotte collée à son dos. Par les manches et par l'échancrure de la chemise, l'air tiède vint envelopper son torse, sécha ses reins humides. Devant l'homme, le sentier caillouteux dévalait, serpentant autour des tables de schistes et des genévriers jusqu'aux premières maisons du village mort. Par le même sentier, à la même heure, il arrivait, deux fois par semaine, à Ste. Marie. Et quoique du haut de la garrigue le village semblât vide, depuis une heure, aux premières maisons, quelque vieille ou quelque enfant épiait sa venue. A la vieille il laisserait choisir dans la hotte, épaule baissée, le paquet le plus gros ; à l'enfant il donnerait, enveloppé dans du papier journal, la planchette de bois hérissée de bûchet-

tes au bout desquelles perlait, solidifiée, la goutte de phosphore noir. Manuel faisait la contrebande des allumettes.

Depuis trois ans il prenait le même chemin. Ce n'était pas crainte des gendarmes qu'il s'interdisait la grand'route. Il était, sur la nationale, aveuglé de blancheur. Il ne savait pas y marcher. Ses espadrilles s'enfonçaient dans la poussière. Au bout de peu de temps, un nuage l'environnait, brûlant et âcre. Et, sous le mouchoir dont il se couvrait la tête, les cheveux crépus suintaient comme la laine huileuse des moutons. Il prenait donc toujours les mêmes sentiers. C'aurait été facile pour les gendarmes de le cueillir. A la jumelle, de la gendarmerie, ç'eût été un jeu d'enfant de le suivre quand, le mardi, il descendait de Catllar. Un premier déboulé le portait à la ferme abandonnée de Malat, claire à flanc de colline, où il déjeunait. Puis, les deux heures le voyaient filer et disparaître dans la combe du Roi. A trois heures il émergeait du sommet de la garrigue, devant Ste. Marie. Aussitôt, à l'entrée du village, celle qui, depuis une heure, attendait au frais d'un cellier, lançait la nouvelle. Et des dizaines de femmes et d'enfants accouraient chez Crignol, où, dans la cave, se faisait la vente.

Mais cet après-midi de septembre 1908, Manuel entra dans un village presque désert. On était en fin de vendanges. Dans l'ombre des celliers ouverts, quelques vieilles qui cousaient, levaient les yeux de sur leur rapiéçage, et lui disaient un mot. Sur le devant des portes, étendus à même la pierre du seuil, les hommes de cave, morts de sommeil, le pantalon retroussé sur leurs mollets vineux, attendaient le dernier voyage. Car, maintenant qu'on en était aux vignes lointaines, aux termes de la commune, les charrettes ne faisaient plus que deux voyages journaliers : le premier sur le coup de midi, le second à la tombée du jour. Ste. Marie

n'était plus qu'un cœur gorgé de moût, enivré d'alcool, endormi sous le soleil de septembre au beau milieu de la toile d'araignée qu'autour du village formaient les routes et les chemins vicinaux. Au soir, la toile s'animerait : des lointains, les charrois, sur le ciel rutilant, s'avanceraient, châteaux forts de portes débordantes et savamment étagées. Chacun, par les rues obscures et incroyablement étroites, gagnerait l'alvéole d'une cave où, dans l'ombre tachée de quinquets, s'élaborerait, jusqu'au jour, la métamorphose de la vendange.

Manuel avançait dans les rues muettes. L'odeur fraîche des rez-de-chaussée arrivait jusqu'au milieu des rues. Des deux côtés, les maisons semblaient mortes tous contrevents fermés ; ou bien, restés ouverts, les cuisines montraient sans vergogne un désordre aussi gênant qu'une nudité.

Manuel passa la porte basse de Crignol en se courbant. La senteur forte de cave et de fumier humide dilata ses narines.

— Salut au marchand de feu !

C'était le bonjour de Crignol. L'homme fourrageait dans le coin des barriques. Vieux et courbé, il sortit de l'ombre, posa sur une table un litre et deux verres. D'un coup d'épaule, Manuel avait mis bas la hotte bruissante et, sans s'asseoir, vida un verre de vin. La vente se faisait sans protocole. De vieilles femmes et quelques enfants étaient entrés qui, dans la hotte, faisaient leur choix.

—Dis, Manuel, j'en prends dix paquets...

Les enfants, moins regardants et pressés de se sauver vite, ne choisissaient pas, s'emparaient des premiers paquets venus, posaient en courant un sou sur coin de la table. Manuel ne s'intéressait pas à la vente. A tel point qu'on le volait bien un peu. Personne ne s'était jamais posé la question de savoir s'il était dupe.

On le croyait bon, d'une bonté seulement un peu indifférente. "Qu'il fasse vingt sous ou quarante, c'est égal pour lui, il n'a personne à nourrir." Ainsi s'excusaient celles qui, chaque semaine, lui chipaient, à sa barbe, quelques paquets.

Crignol vivait seul. Depuis un mois que duraient les vendages, il se sentait abandonné. Plus un enfant pour lui faire une commission, plus une voisine pour un peu de vaisselle, plus une oreille complaisante à parler. Dès le retour des vendangeurs, le soir, le village avait bien son heure de frénésie. C'était des grappes d'enfants courant de porte en porte, barbouillés insupportables, ivres d'air. Mais cette exubérance tombait avec la nuit et les derniers piailllements des moineaux dans les platanes. Sur la pailleasse de maïs, creuse comme un nid à la fin de l'été, les enfants tombaient comme une masse, la bouche ouverte, anéantis et maculés de moût. Quant aux femmes, il ne fallait pas trop compter sur elles. Aussitôt dans le village, elles couraient aux emplettes. Jusqu'à neuf heures, les portes des boucheries et des épiceries battaient. Puis tout en faisant le café pour le lendemain, elles se dévêtaient lentement et enfin se couchaient dans l'obscurité pendant que le café, goutte à goutte, finissait de "passer". Seules les caves restaient vivantes d'ombres luisantes et de bruits étouffés. Dans la nuit des hommes veillaient la figure dure et le poil de la barbe hirsute, sur les tonnes en travail. Car, aux vendanges, c'est un travail de chien que celui du vigneron. Tout le jour à la vigne, une partie de la nuit au cellier. Et ce n'est pas le jour que son angoisse point mais la nuit. Tant qu'il entend dans l'ombre du cellier le fouleur écraser la vendange et qu'il écoute le rire du moût tombant dans la conque, il ne pense qu'au rendement de ses vignes et, si la récolte est bonne, il est content. Mais, aussitôt que la vendange enfermée dans la tonne

fermente, dans sa tête fermentent aussi ses craintes. La main de l'homme vérifie les cercles de fer, se promène à plat sur le flanc de bois dans lequel gargouille un bouillonnement mystérieux de volcan. Et quelquefois il s'inquiète quand, en haut, par la bonde carrée, un hoquet trop sonore sort de la tonne gorgée.

— Cela n'en finira pas cette année, articula Crignol. La cueillette des Aspres est longue... beaucoup de raisins... tous en queue... peu de grains. De la paille quoi ! Et pourtant il faut couper... Des journées de travail à n'en plus finir... pour peu de revenu... de quoi ruiner les pauvres, toujours...

Il regardait le contrebandier du coin de l'œil. Manuel, assis devant la table, s'épongeait le front et la poitrine. Il connaissait bien Crignol et, sachant la disette de paroles où celui-ci se trouvait, il le laissait dire, étranger en apparence à ces affaires de récolte.

— Où sont-ils maintenant ? coupa Manuel.

Crignol ne s'aperçut pas de l'interrogation.

Trop heureux d'intéresser, il s'assit à un bout de la table et explique :

— Les Pierres Hautes sont faites, les routes de Riols... les Terres Rouges aussi. Il y a eu bon an par là. Mais ce sont des terres de riches... Maintenant c'est du côté des Quirols que ça opère... et aussi vers le Miras... Tu es venu par Planar, tu ne dois avoir rencontré personne... et des vignes étrillées et...

— Et vers la Camine ? demanda Manuel.

— Pas encore... pas pour cette semaine. Tu sais, c'est haut de ce côté là, tout est en vins forts, en liqueur. Il faut cueillir à moitié cuit... Je leur dis tous les ans... laissez cuire, c'est encore moins douloureux que d'acheter de l'alcool pour muter. Car il faut du degré si l'on veut vendre... Non, pas avant le milieu de la semaine

prochaine, et encore... Ca n'en finira pas cette année de...

C'est alors qu'un bruit sourd, comme venu de sous terre arrêta les mots sur les lèvres de Crignol. Il fallait que ce fût un bruit bien singulier pour qu'il éclairât son vieil œil avare. Il dressa la tête, son oreille prit lentement la direction, puis, calmement :

—Une tonne qui saute, la première... sur la route de Planar... chez les Pagès... ou les Camot...

—Je vais partir, dit Manuel, songeur.

En un tour de main, l'Espagnol avait ramassé les sous sur la table et ajustait sur son dos les courroies de la hotte légère.

Crignol n'avait plus besoin de lui ; il se hâtait lentement vers cette cuve éventrée.

Manuel se retrouva dans la rue déserte.

*
* *

Cette tonne qui venait d'éclater le servait. Dans la rue, Manuel n'aperçut que deux vieilles qui s'empresaient vers la route de Planar, le tablier de sac relevé pour aller plus vite.

La rue lui appartenait ; ce qui restait du village aspiré au profit de cet abcès qui venait de crever à point. Dieu était avec lui.

Il allait dans la rue étroite d'un pas souple et silencieux.

Le petit Blaise, le petit de Nadal l'employé de la gare, était assis sur le pas de la porte. Il mordait à belles dents une tartine de confiture. Il n'avait d'yeux que pour les amandes dont la tartine était constellée.

Manuel se dit qu'il n'aurait pas à perdre de temps ni à ruser pour attirer l'enfant dans la rue. Le plus gros travail était fait. La chance lui donnait le premier coup d'épaule. Cela débutait comme un jeu

sans risque. Mais, tant qu'il ne toucherait pas le but ultime, les risques pourraient venir à tout moment.

Il commençait bien, voilà tout.

Il s'approcha du seuil et perçut distinctement, venant du premier étage, le bruit d'un fer à repasser. La mère de Blaise était occupée, fixée, pour un long temps. Le bruit du fer était sourd. L'homme parla bas :

—Eh bien petit, où est ton "padri" ?

L'enfant leva les yeux et répondit :

—A la vigne.

—J'y vais, continua Manuel, viens avec moi... c'est aux premières maisons tout près.

L'enfant se leva. Il pouvait avoir cinq ans, peut-être était-ce quatre. Il était proprement vêtu. Sa mère venait probablement de le changer car son tablier bleu était encore raide et luisant du repassage. Il avait un casque de cheveux blonds et brillants, une figure pâlotte d'un ovale pur. Des yeux pâles aussi, plutôt bleus, des yeux changeants. Une figure ni mobile ni éveillée, trop délicate, semblait-il, pour que s'en pussent déranger les traits. Seuls les yeux vivaient. Manuel les vit s'agrandir, briller, la joie les foncer, lorsqu'il parla du grand-père. L'enfant adorait son "padri" : cela Manuel le savait et, d'instinct, il s'était servi de cet attachement comme appât. Et puis l'enfant le connaissait, lui, Manuel ! Le "padri", Ramonet dit "Cueille Figs" à cause de sa haute taille, il allait souvent attiré par le vin dont l'hôte était prodigue et par les histoires de l'Espagnol : Pauvres histoires que Manuel inventait de bout en bout péniblement, qu'il débitait sans conviction et avec lesquelles il payait son écot. Depuis trois ans qu'il les amusait, qu'il les trompait, sans que jamais ces hommes si méfiants eussent flairé une ruse ! C'est qu'il ne racontait que des histoires d'un pays qu'il était seul à connaître.

Ces simples les acceptaient comme les enfants des contes. Quelquefois il leur arrivait bien de vouloir faire le point, de secouer cette magie de la parole dont l'Espagnol avait le secret. Alors un léger pli de raillerie étirait leurs lèvres mais, toujours, sous le charme de l'inconnu, se dissolvait leur bon sens. Et pourtant c'étaient des hommes rudes, avec des regards perçants comme une épingle, le front plissé pour comprendre; des hommes devant lesquels il fallait jouer serré, ne faire aucune faute et dont la méfiance pouvait naître d'un mot. Ainsi, Manuel ne parlait jamais de lui : Il n'était que le marchand de feu et l'homme aux belles histoires.

Il avait ensorcelé Ramonet depuis longtemps lorsqu'il avait fait choix de ce frêle enfant blond au nom bizarre de Blaise. (Il sut que le jour de sa naissance, devant la famille qui ne pouvait se mettre d'accord sur un nom du pays, le grandpère avait décroché le calendrier des postes et, comme on était le trois février, il avait proclamé que l'enfant porterait le nom du saint du jour)...

Blaise suivait l'homme en mangeant sa tartine. Manuel allait d'un pas contenu mais tranquille. Personne ne lui poserait de question. Pouvait-on deviner qu'il entraînait cet enfant hors du village ? Même devant les caves, plus une âme. On aurait juré que la Providence était complice de l'Espagnol.

La dernière rue s'ouvrit sur la campagne.

L'enfant avait fini son pain et, aussitôt, il dit :

—Où va-t-on ?

—Mais voir le "padri", répondit tranquillement l'homme.

Manuel regardait l'enfant qui marchait à sa gauche, un peu décontenancé maintenant que ses mains étaient libres.

—Et où est-il le "padri" ? demanda Blaise.

Alors Manuel fit un geste vers la garrigue proche, à sa gauche :

—Derrière, là, dans la vigne de Ridole, tu sais le Ridole de la boucherie ?... Nous allons les apercevoir dans un moment... Et je vous raconterai des histoires...

Blaise parut convaincu. Mais Manuel prit sur la droite et gagna la nationale qui grimpe vers la Camine, un pauvre village à trois kilomètres de Ste. Marie. Il était sûr de ne rencontrer personne.

L'enfant suivait toujours. On était encore à portée de voix du village. L'Espagnol fit trois pas dans une vigne, cueillit une blanquette rousse comme le dos d'un renard, souffla dessus pour en enlever la poussière et la tendit à Blaise. Mais l'occupation que lui donnait ce raisin retardait la marche de l'enfant. Tout à coup Blaise s'arrêta, bras tombés (au bout d'une main pendait la grappe) et marmotta, immobile :

—Je veux mama, je veux mama...

Il regardait l'homme d'un regard désespéré, entier, craintif et doux comme celui d'une bête. Manuel accorda son regard à celui de Blaise moins facilement qu'il ne réduisait les sourires sceptiques de Ramonet ou de Crignol.

Patient, il montra encore la colline proche, puis :

—Elle est là ta mère, nous allons bientôt la voir... Tiens, je vais te porter, ça va être amusant... et puis je vais courir, tu verras...

Il empoigne l'enfant et, sans brusquerie, comme il aurait fait d'un paquet précieux, il le passa au-dessus de sa tête, le plaça dans la hotte. Après quoi il commença à courir, s'arrêta, recommença, s'arrêta, jusqu'à ce que Blaise, amusé par ce manège, lui enjoignit de courir encore. Enfin il l'entendit rire.

L'Espagnol allongeait le pas. A sa gauche il allait laisser la Camine debout sur son tertre. Devant

lui, à un kilomètre, les premières pentes se levaient et, presque aussitôt, commençait la forêt de chênes-liège. L'impatience le brûla d'atteindre au plus vite ce refuge de feuillage sous lequel il y avait des sentiers qu'il pourrait suivre les yeux fermés. Il aurait vite fait de choisir celui qui le conduirait au Castel Rouch où il passerait la nuit. De là-haut il apercevrait, dans le lointain, la terre d'Espagne.

*
* *

Manuel, à la vue de l'homme qui, à sa gauche, par le chemin vicinal, descendait à bicyclette de la Camine, eut l'idée de se jeter dans une vigne. C'était hasardeux car, au bord de la route, les ceps peignés par les vents l'hiver et mangés de poussière l'été n'offraient qu'un maigre refuge. Et puis il était trop tard : l'homme tournait sur la route nationale. Manuel le reconnut : c'était le facteur de Ste. Marie. La chance, cette fois-ci, ne le servait plus. Le facteur allait à la Camine une fois par jour, le matin le plus souvent. A quelques mètres du groupe il ralentit, puis arrivé à hauteur, il s'arrêta, un pied à terre.

Manuel s'arrêta aussi.

— Beau temps, n'est-ce pas, lança le facteur.

Ce n'était là qu'une phrase creuse. Le facteur regardait avec étonnement Blaise dans la hotte.

L'Espagnol prit les devants et, sans sourciller, de l'air le plus bonhomme :

— Tu vois... c'est encore Ramonet qui m'a chargé d'une drôte de commission. Sa belle-fille est aux Angles pour les Sibade et je me suis chargé de ce paquet...

Il remonta la hotte en riant, puis :

— Les enfants ont de ces inventions !... Il a voulu rejoindre sa mère... Ça ne me souriait guère car,

maintenant, il faut que je fasse un long détour vers Planar pour le déposer.

Le facteur parut satisfait, mais il ajouta :

—Tâche seulement d'arriver avant que les vendangeurs quittent, sans ça te voilà obligé de revenir à Ste. Marie.

Il appuya sur les pédales et partit sans se retourner.

Manuel leva les yeux vers la forêt de chênes-liège. Il devait être près de six heures. L'apaisement de l'heure précisa son impatience. La campagne était encore pleine de soleil mais la grande clarté semblait être montée vers le haut du ciel, et sur les vignes et les arbres et les villages, il ne restait plus qu'une immobilité heureuse à mesure que tombait le soleil. Les verdurees semblaient moins lasses, les arceaux des arbres moins pesants, et, à gauche, les toits de la Camine se marquaient plus nets sur un ciel délivré. Manuel, lui, n'avait d'yeux que pour la masse assombrie des chênes-liège où il allait s'engager. Qu'il l'atteignît avant la nuit, cela, maintenant, ne faisait plus de doute. Cependant il redoubla le pas. Il souriait. Mais, avant de pénétrer dans le labyrinthe de feuillage où il connaissait tous les chemins, il se retourna. Il regarda d'un oeil dur la route bleuisante sous la voûte des platanes ; mais il dut ciller à la lumière rouge dans laquelle, au loin, les villages semblaient brûler...

Quatre heures qu'il grimpait, coupant entre les sentiers, grimpant les pentes les plus courtes. La montée ne pouvait rien à ses mollets de fer. Mais la hotte commençait à lui scier les épaules, quoique le poids n'en fût guère lourd. La pente devenait plus abrupte et c'est aux épaules qu'il l'éprouvait. Dans l'obscurité dense, il avançait comme en plein jour, conduit par d'anciennes habitudes. D'eux-même, lorsque par hasard il était sur le point de se fourvoyer, ses pieds hési-

taient, s'arrêtaient. Alors sa pensée revenait en arrière, à la place où il était.

Car sa pensée n'était que devant lui, toute pointée vers le Castel Rouch, dure et longue comme une aiguille d'acier. Derrière il n'y avait rien, pas même l'appréhension d'un village maintenant indigné et hostile. Dans le cerveau de Manuel, à mesure qu'une lune neuve effleurait les feuillages vernis des chênes-lièges, montait derrière ce Castel Rouch qu'il allait atteindre, la ligne d'une frontière, ultime étape où, cette nuit, il ne parviendrait encore pas...

*
* *

Avant qu'il n'eût frappé, la porte s'était ouverte dans laquelle il s'engouffra. Il posa précautionneusement la hotte où Blaise, roulé en escargot, dormait. Il y avait deux jeunes femmes dans la cuisine, deux femmes qui n'avaient même pas dit bonsoir. La plus âgée s'affairait devant un feu de bois. L'autre prit aussitôt l'enfant endormi dans ses bras et, sous la lampe à l'abatjour de tôle, l'examinait, coupant d'un doigt les cheveux en rideau sur le front, remontant les mèches rebelles.

—Il est beau, dit-elle.

Elle ajouta :

—Il a déjà le menton espagnol.

Manuel, assis, restait silencieux, les jambes allongées les mains aux genoux douloureux. Il n'irait pas plus loin.

Il se leva.

—Il faut qu'il mange, dit-il.

Il s'avança, prit Blaise, essaya de le mettre debout sur la table. Dans ses mains, la masse morte croula que la jeune femme recueillit d'un geste en corbeille. L'autre femme écrasait dans une assiette de fer une

pomme de terre fumante. Mais Blaise n'était plus de ce monde. Alors la jeune femme le porta au fond de la cuisine dans l'alcôve sombre et le déposa sur le lit. Tout habillé, Manuel s'y étendit, la face tournée vers la porte restée ouverte sur la nuit laiteuse.

Le premier matin ne le surprit pas. Bien avant que le jour ne se fût levé, un peu en retrait du seuil, Manuel guettait, à l'horizon, la ligne d'Espagne. Douze kilomètres l'en séparaient. Il suffirait d'un bond pour l'atteindre, d'un bond dont il sentait la force impatiente dans ses mollets reposés, ses jambes agiles, son torse ouvert.

Brusquement, il vit que la nuit allait finir et sut qu'il avait besoin d'elle. Déjà, entre ce Castel Rouch où il était encore et l'Espagne, se devinaient des collines, naissaient des lignes d'arbres, montaient vers lui des lueurs de routes, et, dans son cerveau, le chemin qu'il pensait faire d'un trait se morcelait.

L'Espagnol alla vers le lit, prit Blaise endormi dans ses bras. Quand il retourna à la porte, les deux femmes l'attendaient, dehors, devant le seuil. Mais, par prudence l'Espagnol resta dedans. Un conciliabule eut lieu, à peine perceptible, tandis que le blanc cru de l'aube figeait au cadre de la porte un paysage immobile et irréel.

Discrètement, la plus jeune femme fit un geste rapide et, aussitôt d'un bond, Manuel recula jusqu'au milieu de la cuisine.

Dehors, à l'extrémité du mur qui courait vers la tour de Castel Rouch dont la masse surplombait la ferme, le garde de Castel Rouch venait d'apparaître. De loin, il demanda aux deux femmes si elles n'avaient pas aperçu Manuel.

—Non,... personne... fit simplement la jeune femme... je viens d'ouvrir la porte... tout juste...

Le cœur de Manuel battait à ses lèvres serrées ; et la question du garde, qu'il avait devinée, plutôt qu'entendue lui avait fait jeter un coup d'œil vers ce fenestrou, au fond de l'alcôve, juste à ras de lit, par où il pourrait fuir.

—Parti, souffla la femme.

Le garde s'en retournait vers le château.

Manuel sauta le seuil, dévala la pente, s'engouffra dans le bois proche. Il portait Blaise endormi dans ses bras.

Au milieu de la cuisine, contre la lourde table catalane, Manuel avait oublié la hotte.

*
* *

Rien ne pouvait faire perdre la tête à Manuel. Le garde du Castel Rouch, ce n'était pas seulement que, de toute évidence, il était pris en chasse, non mais aussi et surtout qu'il avait le temps de gagner la frontière. Si un fait nouveau, en arrière et loin, venait ébranler le fil qu'il suivait, il faisait comme les araignées : il courait, avec une ardeur décuplée, droit vers le bat. Il ne travaillait que dans l'avenir, incapable de retourner en arrière et de modifier, par un décret de bon sens, le plan simpliste qu'il s'était, dès le début, imposé. L'idée de se cacher ne pouvait lui venir. Il en connaissait pourtant des cachettes dans le sousbois qu'il parcourait ! Sur la pente, au flanc de laquelle s'était établi le sentier, s'ouvrait, à sa gauche, le précipice, et, à sa droite, en plein roc, des cavernes bouchées de feuillage lui offraient un abri sûr. Il les connaissait toutes ces cavernes, mais ne songea pas un instant à s'y cacher. Une chose l'attirait plus forte que sa prudence, au bout d'une ligne droite, dans sa tête : c'était la frontière où ce sentier le menait. Aussi bien se fût il aven-

turé sur un chemin vicinal, plus en vue si, dès avant, il en avait décidé ainsi.

Maintenant, à son côté, Blaise réveillé grignotait un quignon de pain. Manuel avait ralenti sa marche et, tourné vers l'enfant, il lui disait :

—Blaise, vois-tu, le “Padri” n'est pas bien loin... nous le verrons bientôt.

Il parlait machinalement. Sa voix se voulait apaisante. A tout hasard, elle se faisait consolante pour une peine que, pourtant, il n'imaginait pas.

Dans le sauvage de cette nature où le silence était plus réel et plus tangible que le tronc dépouillé et rouge des chênes-liège, Blaise marchait comme en rêve. Sa sécurité lui venait par sa petite main chaude dans la main de cet homme dont la masse si proche, à son côté, le protégeait. Rompant son inconscience, parfois un sanglot subit montait dans sa frêle poitrine, amenant jusqu'à sa bouche le nom de sa mère qu'il n'arrivait pas à dire. Alors, il revenait à son bras, levait la main où était le quignon, mordait au pain et reprenait perception de sa main chaude dans celle de l'homme. Il s'y appuyait. Son regard se faisait plus vague ; à moitié endormi, l'enfant n'en demandait pas plus. La chaleur montante semblait l'assoupir davantage ; il traînait. Si bien que Manuel le prit dans ses bras. Et ce fut cette figure d'homme, inconnue, avec ses yeux étrangers si proches qu'ils semblaient le toucher qui fit monter à sa gorge un cri, où son inconsciente angoisse, subitement, s'exhala. Une grosse main couvrit sa bouche et, presque aussitôt, il toucha terre, lourdement, comme s'il fût tombé d'une chaise..

Au milieu du sentier, le garde du Castel Rouch se tenait, immobile. D'un bond de bête, entraînant l'enfant, Manuel se rapprocha de lui. Mais le canon d'un fusil brilla dans la pénombre et il entendit :

—Arrête !

Alors, d'un genou sec, il poussa l'enfant vers le précipice.

La déchirure d'un coup de feu laboura le silence et, comme des aiguilles, des plombs piquèrent son bras,

L'Espagnol allait bondir sur sa droite, mais il ne le put : Blaise restait agrippé à sa jambe. Sur sa poitrine nue, les longs canons du fusil appuyaient deux lèvres rondes et tièdes.

D'un signe, le garde fit venir l'enfant à son côté. Puis, sans un mot, d'un mouvement de son arme, il ordonna à Manuel de rebrousser chemin. Et tous trois, lentement à cause de Blaise, ils remontèrent vers Castel Rouch.

Le soleil y touchait la haute tour, vieille construction sarrazine, née, aurait-on dit, sauvage et muette, de ce paysage primitif. En contre bas, la ferme restait encore dans l'ombre et, quoi qu'elle fût de construction récente, elle gardait, sur la forêt, cet air hostile de prison. Les deux seules percées dans le mur long étaient ouvertes : celle de la cuisine au rez-de-chaussée et celle de la fenêtre à l'étage.

En passant, le garde vit, appuyée contre la table de la cuisine, la hotte.

Alors il se planta sous la fenêtre et, tranquillement appela :

—Eh, Fine !

Un pas s'avança vers le jour.

Sans hâte, d'un geste sûr, il leva l'arme et en déchargea les deux coups dans la fenêtre ouverte maintenant sur le soleil.

II.

Guillem, le berger de la Forge, aux hauteurs où il montait faire paître son troupeau était assuré de ne jamais rencontrer âme qui vive. Tous les ans, août le trouvait aux mêmes places, à mi-chemin de la haute montagne. Au-dessus de lui, le flanc de pierre dont les conques tailladaient la pente comme de grandes plaies gangrenées ; au-dessous, le bas-pays boursoufflé de collines rouges ou jaunes avec les grandes plaques des vignes et des prés où, jusqu'à l'automne, il lui serait défendu de pénétrer. Comme il se faisait vieux et qu'il avait du mal à maintenir ses bêtes dans les chemins, il préférait, pour éviter les histoires, écarter son troupeau des vignes tentatrices et défendues. D'ailleurs, en bas, pour que les bêtes remplissent leurs mamelles, que de chemin à parcourir dans la journée ! Ici, si l'herbe était plus courte et plus piquante que dans la vallée, elle n'avait pas ce goût de brûlé et de paille dont les bêtes ne tiraient que soif. Sous leur enveloppe terne et dure, les plantes étaient pleines d'eau et les mâchoires broyeuses des brebis suintaient de bave verte.

Derrière Guillem, un homme venait. Le berger ne pouvait l'avoir entendu étant trop loin. Quel sens le fit se retourner vers cette présence avant que les chiens n'eussent donné l'alerte ?

—Quiet, Pastour, quiet, Belle... fit-il pour prévenir l'aboiement des chiens.

Le berger tourna son buste vers l'homme, attendit, la tête un peu baissée. Mais, sous la visière de la casquette, son oeil suivait l'insolite apparition.

Il ne reconnut Manuel que lorsqu'il lui fut dessus.

C'était assurément l'homme à qui il aurait le moins pensé. Mais, à son âge, il n'y avait plus de surprise possible.

—Tiens, Manuel ! Et d'où sors-tu ?

Ce n'était que l'interrogation banale dont on use dans ce pays à toute rencontre et qui ne demande pas de réponse.

Manuel posa sa hotte, s'assit.

—Je descends vers Bourrit, dit-il, et je ferai les fermes, sur le chemin...

Guillem regardait l'homme d'un oeil point trop curieux quoique, depuis deux ans, depuis "l'affaire" il n'eût vu le contrebandier... Certes il désapprouvait, comme tout le monde, ce vol d'enfant dont la nouvelle était montée comme un long cri de village en village, de ferme en ferme, jusqu'à ces pacages solitaires. Tout l'automne et tout l'hiver, à la ferme "del Palat", dont il était depuis quarante ans le berger, on n'avait parlé que de cet enlèvement. Tour à tour, et souvent en même temps, conte de fées, histoire passionnelle, rapt sans raison, les langues avaient tourné jusqu'à ce qu'un matin de mars on apprît par le journal que Manuel était sorti de prison. On s'indigna, même ceux qui lui étaient favorables. "L'écho du Roussillon" précisait qu'il avait, tout de même, été condamné et qu'il avait purgé sa peine. S'il avait été facile de l'absoudre lorsqu'on le savait à la Ville entre les murs d'une prison, il n'en fut pas de même lorsqu'on le sut libre. On le voyait partout, on le signalait en même temps aux quatre coins du pays. Les enfants se laissaient chapitrer avant de sortir et, lorsque les vacances vinrent, une peur irraisonnée envahit les villages. Les gosses ne s'aventuraient au dehors qu'en bandes et les grands parlaient de "faire l'affaire" à l'Espagnol à la première rencontre. Jusqu'au jour où on s'avisa qu'il avait été, expulsé jeté par-dessus la frontière. Pas un instant

on ne s'arrêta à l'idée que la frontière, pour Manuel, n'était qu'une porte derrière les battants de laquelle, des deux côtés indifféremment, il pouvait trouver protection et qui lui était toujours ouverte. L'effroi cloua tout un canton sur place lorsqu'on apprit qu'il se tenait à Torre Rodone, en deça de la frontière, près de Carmol... Puis, avec le temps, on s'habitua à sa présence ; les mas éloignés, qui avaient besoin d'allumettes tout de même lui achetèrent. D'abord il fit la vente à l'entrée des villages. Puis, très vite, il y pénétra...

Ce qu'il n'avait jamais fait, c'est de s'aviser de descendre jusqu'à Bourrit.

Et cela seul étonnait Guillem.

—A ta place, Manuel, je craindrais l'humidité des terres basses... et aussi qu'on manquât de curés... dans les villages. La tonsure est une opération si vite faite !

Manuel souriait.

*
* *

Manuel ne connaissait pas encore le remords, il ne connaissait que l'échec. C'était un homme qui n'avait pas réussi... Eût-il conduit Blaise en Espagne, dans cette maison de Don Gomez Ibarra dont le patio était plus frais qu'une cruche catalane qu'il n'aurait jamais plus pensé à ce Roussillon brûlé. Il n'avait été qu'un commissionnaire... Quand il pensait à Dona Gomez Ibarra toujours pâle, vêtue de noir, dont il comprenait mal l'étrange consommation, nulle tristesse ne l'émouvait, mais un sentiment d'envie pour le luxe et le calme dans lesquels elle vivait. La dame triste avait perdu son unique enfant. Elle avait chargé Manuel de lui en trouver un de semblable. Pour cela elle lui avait confié un portrait. Il avait cherché,

longtemps avait fait son choix, avait manqué réussir. Voilà tout. Le motif de son acte ? Les juges, pour le lui faire dire, avaient usé vainement toute leur dialectique. Aucun n'avait posé à Manuel la question qui l'aurait éclairé.

—Et si vous “aviez réussi”, que serait-il arrivé ?

C'est là, pour lui, que commençait le réel, un réel clos comme une cruche fraîche, avec un jet d'eau à peine jaseur au milieu tout autour des faiences changeantes dans l'ombre, et, bien au frais, un Manuel vêtu de sombre dont la bouche sentait le cigare ; un réel immobile, jambes allongées, cerveau vide ; éternel...

Décidément ces juges n'avaient parlé que de choses bien obscures. Avaient-elles même jamais existé ? Aux vieillards, toute leur vie est dans le passé ; le présent leur est déjà une demi-mort irréaliste et insensible. Pour ces autres, jeunes et impatientes, rien n'existe que l'instant présent qu'ils ne serrent jamais assez fort, certains que la minute morte ne sera plus qu'une peau pressée, vide. Manuel avait si peu de passé ! Il y faut une famille, un milieu, des goûts. Il n'avait connu ni père ni mère. Mais, depuis toujours, la misère. Et pour en sortir, cette loi : le travail, pour lui si dégradante et si pénible. Il s'en était tenu loin. Il n'aimait certes pas le pain dur, mais moins encore l'effort. Il avait traversé le présent, chaque présent, avec les gestes d'un chacun. Dans la coquille de sa conscience peu de sédiment s'était amassé...

Donc, ces juges avaient discouru sur un Manuel qu'il ne soupçonnait pas. Si bien que, à force d'entendre parler de cet autre lui-même, malgré lui, il avait dû s'intéresser à cet homme. C'était, après Don Gomez et Dona Gomez, la troisième personne à qui il prêtait vraiment attention. Maintenant, à force de l'avoir entendue répéter, il aurait pu la raconter “son” histoire : une histoire si invraisemblable ! et combien plus

compliquée que celles qu'il inventait chez Crignol. Les soirs où il couchait dehors (et cela lui arrivait souvent), il essayait, encore avec difficulté, de s'en bien préciser les étapes. Il lui fallait toujours, pour que tout tînt debout, qu'il se rappelât deux faits bien réels et qui le touchaient de près, l'un qui lui faisait mesurer le danger auquel il avait échappé : il voyait Ramonet dit "Cueille Figues" affirmant, à la barre, devant un public ahuri et indigné, que l'Espagnol était son ami, qu'il le connaissait depuis trois ans et "qu'il ne pouvait avoir agi de lui-même". Ensuite et surtout, qu'il avait revu Don Gomez et Dona Gomez dans ce village de Vicante près de Barcelone. Sitôt libre, à l'endroit convenu, deux jours il avait attendu qu'on vînt le prendre. Le deuxième jour, l'aube avait ramené l'auto noire. Il avait traversé, stores baissés, le village pouilleux. Ce qu'avait été ce dernier entretien ? Ce qu'il avait dit ? Il n'en savait trop rien. Et quelle importance ? Mais quand l'auto noire l'eut à nouveau déposé en pleine campagne, il se trouva à tel point dépouillé qu'il fixa, tout un jour, avec hébétude, ses pantalons de velours fauve, sa chemise décolorée. Jusqu'au soir il resta dans les broussailles, caché, diminué, et, pour la première fois de sa vie, malheureux. Plus devant lui cette espérance au terme aussi sûr qu'une grossesse. Coupée cette seule réalité qui é ait toute sa vie. Autour de lui, que des broussailles piquantes. Sa bouche puait l'âcre et le désespoir.

FRANÇOIS TOLZA

(à suivre)

MYSTERE OU PROBLEME ?

M. Gabriel Marcel exposait récemment, dans le premier numéro de la revue d'inspiration catholique, '*Le Cheval de Troie,*' des vues fort intéressantes sur les rapports entre la technique et le péché. Pour ceux qui connaissent l'oeuvre de ce philosophe, ces vues n'ont évidemment rien de très nouveau : mais nous avons été frappé par une sorte de détente et d'assouplissement dans l'expression, qui font d'elles une invitation à penser—dans la mesure même où elles ne semblent pas vouloir imposer une pensée. Cependant, l'auteur du *Journal Métaphysique* propose à l'homme un refuge dans le "recueillement". C'est le sens et la valeur de ce recueillement que nous voudrions ici examiner.

Gabriel Marcel nous montre d'abord comment l'homme peut en arriver à se rendre prisonnier de ses techniques : c'est qu'en effet une technique ne se rencontre pas, ne se trouve pas toute faite, comme un objet dont on se demande aussitôt à quoi il peut servir : une technique *s'invente*, aussi devient-elle "par elle-même une fin ;... et on conçoit très bien que l'esprit qui s'absorbe dans ce travail tende du même coup à se distraire de la fin réelle à laquelle en principe cette technique doit être subordonnée". On le voit pour la désintégration de l'atome, mais on le voit bien mieux encore, sans doute, pour la technique politique—technique suprême, que l'homme manie imprudemment,

sans plus se soucier d'aucun but véritablement humain. Et c'est ainsi, d'ailleurs, que le matérialisme n'a guère signification tant qu'il demeure sur le plan d'une "vérité d'ordre théorique". Le matérialisme ne devient tout à fait effectif, il ne prend ses véritables dimensions que là où il devient "une attitude cohérente en face des hommes" — disons : une technique politique. Peu importe alors les conceptions dont on se réclame : ce qui compte, c'est la façon pratique dont on choisit de traiter les hommes, c'est la vision d'eux-mêmes à laquelle on les forme dans la ligne d'une telle attitude. En effet, le propre de la condition humaine, c'est "qu'elle n'est pas assimilable à une structure tout objective et préexistante, qu'il n'y aurait qu'à découvrir. La condition humaine, quels que soient les fondements sur lesquels elle repose, apparaît comme dépendant en quelque manière dans ce qu'elle est, de la façon même dont elle se comprend". C'est dire que l'homme se renonce s'il s'aborde lui-même comme on aborde un *problème* de technique. Le sujet qui pose les problèmes ne le peut "qu'à la condition de se maintenir lui-même dans une sphère non problématique". Qu'est-il alors pour lui-même ? Il est *mystère* : "Par opposition au monde du problématique, qui... est tout entier devant moi, le mystère est quelque chose où je me trouve engagé... tout entier". Ailleurs, Gabriel Marcel montrait fort bien comment, chez Bergson, par exemple, le mal ne revêt jamais un caractère tragique ; c'est qu'il s'y trouve "problématisé", mis au compte de "ratés" de l'évolution—et que ceux-ci sont assimilés aux ratés d'un moteur, et non point à quelque risque d'irréparable échec pour des hommes concrets. "Le mal se révèle au contraire à moi comme un mystère, lorsque j'ai reconnu que je ne peux pas me traiter comme extérieur à lui, comme ayant simplement à le constater du dehors ou à le repérer, mais que j'y suis au contraire impliqué..."

Mais n'est-ce point là mettre l'accent sur la responsabilité humaine ? Or il n'est pas sûr que l'homme parvienne à l'assumer, et il n'est pas sûr que le recueillement, dans lequel on le convie à chercher refuge, l'aide beaucoup à repousser l'invasion de la technique — si, par ailleurs, on le présente à lui-même comme constitué, au coeur de son être, par un "mystère irréductible et inviolable". La question est alors de savoir comment on peut valablement se défendre "de retomber dans les erreurs dans lesquelles versa l'agnosticisme du XIXème siècle" ; comment on peut, selon l'expression d'Emmanuel Mounier dans son *Traité du caractère*, "mettre le mystère en pleine lumière en l'humanisant sans le diminuer" ; comment, enfin, cette "présence" et cette "espérance" qui s'en dégageraient alors pourraient avoir la moindre efficacité. Et nous retombons ici sur le débat qui sans doute caractérise le plus profondément la crise actuelle de la pensée : celui qui oppose les philosophies de l'espoir, de la foi immédiate en des valeurs inscrites au coeur même de l'homme (personnalisme, existentialisme chrétien), et les philosophies dites du désespoir - mais qui ne partent de l'échec et de la solitude que pour mieux valoriser l'effort humain vers une réussite et une communion, pour lesquelles aucune garantie ne se propose par avance dans l'être (existentialisme de Sartre). Il s'agit de savoir si ces dernières philosophies ne constitueraient pas la seule issue au dilemme que posent les premières entre l'explication, puis le maniement de l'humain sur le plan de la technique, et la reconnaissance pure et simple du mystère ; c'est-à-dire si l'homme ne peut se comprendre authentiquement qu'au prix de renoncer à se saisir.

Plus précisément encore, est-ce en proposant à l'homme de *retrouver* l'amour dans des situations où il serait préfiguré, quoique de façon ambiguë et voilée, ou bien est-ce en lui demandant *d'inventer* l'amour à

partir de sa propre ambiguïté—source de toute valeur, mais seulement dans la mesure où il l'assume comme telle — qu'on lui restituera le mieux l'énergie dans laquelle risquent de sombrer ses dernières chances de salut ?

Gabriel Marcel pense que l'homme doit communier avec le mystère qui l'habite, et lui refuse le droit de se considérer comme un problème. Mais n'est-ce pas lui refuser la possibilité de toute action orientée ? Et cette interdiction ne viendrait-elle pas du fait que Gabriel Marcel, quand il écrit "problème" pense "solution" —et solution *métaphysique* ? Ce qu'il redoute, croyons-nous, c'est qu'à nouveau quelque technique philosophique ne vienne supprimer le problème humain en en proposant, après tant d'autres, une solution "a priori". Mais enfin il y a bien un problème humain : il se pose à chacun de nous, à tout moment, sous les formes les plus diverses. Et chacun de nous est bien contraint d'en tenter à tout moment la solution du fait même qu'il existe et qu'il lui faut adopter quelque attitude en fonction des situations qui sont les siennes. Bien sûr, il reste évident que cette solution elle-même est, à son tour, et doit être remise en question —et que seule la mort peut mettre fin à cette tension de l'être, à cette préoccupation morale par où il peut s'humaniser.

Au fond, Gabriel Marcel lui-même nous propose bien une attitude, celle du recueillement : il y voit l'unique "refuge", et la seule possibilité de communion dans l'amour et l'humilité. Et l'on sait que, pour lui, le sujet humain doit tendre à refuser cette tension dont nous parlions, pour réclamer, selon l'expression de M. Le Senne, "l'imperturbabilité d'une paix éternelle". Le mystère est lumière, et le sujet doit s'effacer, renoncer à jouer le rôle trop terrestre du "moi obturateur", au profit de son aspiration vers la lumière.

Dans ces conditions, on peut se demander si l'attitude proposée n'est point elle-même une technique, et si elle ne prétend pas, précisément, résoudre une fois pour toutes le problème humain. La "détente", l'"abandon", le "consentement" qui sont ici préconisés, nous craignons qu'ils ne soient à leur tour considérés comme des fins et que ne soit commise vis-à-vis d'eux l'erreur même dont Gabriel Marcel se plaint, à propos des techniques. Et, d'un point de vue plus pratique, nous craignons surtout que de telles recommandations s'appliquent mal à l'homme actuel, situé dans un monde où il lui faut sans cesse exiger de lui-même quelque réponse active, quelque risque au dehors, quelque extériorisation de son attitude *sur le plan de cette existence terrestre*. Ce problème de l'action vaut sans doute qu'on apprenne à le poser. Y-a-t-il une si grande différence entre le "péché" de le résoudre mal et celui de le subtiliser en un mystère, pour une indéfinie méditation ?

FRANCIS JEANSON.

BALZAC ET L'INSTITUT DE FRANCE

Depuis 1795, date de la fondation de l'Institut de France, chacune des cinq académies qui le composent tient, dans les dernières semaines de l'année, une séance publique solennelle. Le président y salue la mémoire des confrères disparus au cours des douze derniers mois, renouvelle la bienvenue à leurs remplaçants, et récapitule les travaux accomplis. Le secrétaire perpétuel prononce l'éloge d'un membre décédé, et parfois de plusieurs. Un troisième académicien, enfin, fait une "lecture" sur un sujet de sa compétence, qui donne aux invités comme un échantillon des travaux de la Compagnie.

Le scénario est immuable, mais il comporte tout de même des surprises du fait de l'intérêt plus ou moins général, ou plus ou moins vif, des sujets traités, et du talent des orateurs. Et c'est une surprise des plus agréables que celle qui nous a été ménagée lors de la récente séance de l'Académie des Sciences morales et politiques.

En effet, M. Marcel Bouteron, membre de la section de Morale, de cette compagnie, pape des Balzaciens, et conférencier renommé en France et hors de France, avait été chargé de la "lecture" d'usage ; et, délaissant la morale pour l'histoire littéraire la plus piquante, il avait choisi ce sujet que nul ne pouvait traiter avec plus de savoir, d'humour et de finesse que

lui : *Balzac et l'Institut de France*, sujet scabreux, à vrai dire, pour un académicien parlant au palais de l'Institut, d'un auteur illustre repoussé par l'Institut. Car M. Bouteron est un admirateur passionné, véhément, fanatique de Balzac, et cependant il est un académicien de stricte observance, et non point un dissident à la façon d'Anatole France. On devine que M. Bouteron a su concilier son admiration pour le génial écrivain avec son respect pour l'illustre institution, que Balzac d'ailleurs, révérait tout le premier.

Le créateur de la *Comédie Humaine*, pénétré de la grandeur de l'Institut de France, n'a-t-il pas écrit à son propos : "L'Institut est notre plus grand corps savant et littéraire. Créé pour offrir la réunion des hommes remarquables du pays, il n'a d'analogue que la Cour de Cassation dans la magistrature ; les Maréchaux dans l'armée, le Conseil d'Etat dans l'administration... C'est la plus magnifique des forces spirituelles du pays".

Et c'est pourquoi il a voulu opiniâtrement, mais hélas, sans succès, apporter à cette force le renfort de la sienne, qui n'était pas médiocre.

Chose singulière, c'est l'Académie française qui fit les premiers pas vers lui. En 1832, le *Médecin de campagne*, sans que Balzac y fut pour rien, fut proposé pour un prix Montyon qu'il manqua de peu. Balzac ne soumit jamais d'autres ouvrages aux suffrages de l'Académie, mais il se réservait de lui demander quelque jour un fauteuil.

Après avoir publié *Eugénie Grandet*, *La recherche de l'absolu*, *le Père Goriot*, *Ferragus*, et tandis qu'il terminait *Le Lys dans la Vallée*, en 1836, il jugea le moment venu. Il écrivit à Madame Hanska, née Rzewuska, ("l'Etrangère" qu'il devait épouser in extremis) : "Je vais tâcher de m'ouvrir à coups de canon la porte de l'Académie".

En 1839, une vacance se produit par la mort de Michaud, l'historien des Croisades. Balzac se met sur les rangs, commence ses visites. Il arrive chez Alexandre Duval qui le reçoit mélancoliquement en lui montrant son lit : "Voilà un lit, Monsieur, où je vais bientôt mourir." Sans se démonter, jovial et réconfortant, Balzac riposte : "Je ne serai nommé ni cette fois-ci, ni l'autre. D'après toutes les probabilités, il n'y aura pas d'extinction avant trois ans; c'est donc pour dans six ans au plus tôt que je compte sur vous".

Il n'acheva pas sa campagne, ayant appris que Victor Hugo se présentait au même fauteuil, ce qui, d'ailleurs, n'assura pas le succès du poète, battu par Flourens.

De 1839 à 1848, quinze vacances se produisirent, qui profitèrent notamment à Hugo, Tocqueville, Pasquier, Mérimée, Sainte-Beuve, Vigny, Rémusat et Ampère.

Balzac fit une tentative en 1843, poussé par son ami Charles Nodier, qui lui dit : "Eh ! mon ami, vous me demandez ma voix et je vous donne ma place ! J'ai la mort sur les dents". Mais les succès littéraires avaient tourné la tête de l'auteur du *Père Goriot*, qui s'était mis à mener grand train, s'était endetté; et son incapacité en affaires avait énormément aggravé ce que sa prodigalité avait commencé. L'Académie française, très soucieuse de sa respectabilité, ne voulait pas, pour confrère, de cet homme endetté.

Balzac s'indigna d'un tel ostracisme, et décida de ne plus jamais se présenter.

Cependant, Madame Hanska, ambitieuse pour son grand homme, le poussait à violer la promesse qu'il s'était faite. La mort de Royer-Collard, en 1845, lui parut une occasion favorable. Balzac hésita. Celle de Chateaubriand, le 4 juillet 1848, le décida.

Usé par l'excès de travail et l'abus du café, il partit se reposer en Ukraine, chez Madame Hanska, et chargea sa mère de remettre au secrétariat de l'Institut, une fière lettre de candidature. Le 11 janvier 1849, l'Académie élisait à la place de Chateaubriand un Noailles, par 25 voix, contre 2 à Balzac.

Une nouvelle vacance s'étant produite, M. de Saint-Priest fut élu par 27 voix contre 2 encore à Balzac. Celui-ci écrivit à un ami : "Si tu peux savoir de source certaine quels sont les deux académiciens qui m'ont donné leur voix dans ma seconde défaite, tu me feras grand plaisir, car je veux les remercier d'ici moi-même. Mais comme plusieurs voudront être de ces deux voix, ne te trompe pas, je veux être sûr des deux vraies voix".

Le génial écrivain qui allait mourir le 18 août 1850, s'était bien juré, cette fois, de ne plus jamais se représenter, a dit M. Bouteron, pour laisser l'Académie dans son tort.

Et d'ajouter hardiment : "Sa place n'était pas *sous* la coupole, mais *au-dessus*".

ROBERT LAULAN.

VERS UN HUMANISME DU TRAVAIL

Les artisans et les ouvriers d'autrefois ont fait, pour une grande part, la réputation de la France dans le monde par la qualité de leurs œuvres : solidité et élégance, précision et finesse, beauté et perfection. Leur savoir était le fruit mûri d'une longue série de générations travailleuses, aux traditions lentement perfectionnées et mises au point par l'expérience. Ils se préparaient aux tâches de l'âge adulte par un apprentissage de cinq, quelquefois de sept années ; cet apprentissage, ils le parachevaient souvent par le "tour de France" qui faisait connaître au nouvel ouvrier les ateliers et les techniques du nord et du sud, de l'est et de l'ouest. Il existe encore, à Paris, des ouvriers qui ont terminé leur apprentissage par une sorte de circuit dans des entreprises variées pour apprendre pratiquement tous les aspects du métier. Ce sont ces ouvriers en collaboration avec des ingénieurs, qui ont mis au point l'automobile, invention d'origine française, dernière et magnifique production d'un mode de travail, mais surtout d'une préparation au métier, d'un *apprentissage*, aujourd'hui à peu près disparu.

Les progrès de la rationalisation, au milieu des vastes transformations industrielles qui ont caractérisé la fin du XIX^{ème} siècle et les débuts du siècle présent, ont fait comme éclater les formes d'instruction artisanale et ouvrière. Elles ne survivent plus que dans

les métiers qui ont conservé leurs techniques manuelles : professions d'art et d'art appliqué. Actuellement les milieux patronaux et "technicistes" tendent à restreindre l'apprentissage en durée et en profondeur. Ils désirent en général produire au plus vite des travailleurs capables d'exécuter les indications de leur fiche d'instruction. Les industriels s'opposent à l'apprentissage méthodique et complet ; coût d'un apprenti, souci d'obtenir rapidement des ouvriers utilisables pour les besoins spécialisés, crainte de former à leurs frais des ouvriers qualifiés qui fussent ensuite engagés par des entreprises concurrentes. Les "technicistes", (qui ne comprennent pas tous les ingénieurs), envisagent avant tout les problèmes de l'apprentissage sous l'angle de la rationalisation, de l'approfondissement de la division du travail et de l'augmentation du rendement immédiat.

C'est pourquoi M. Georges Friedmann, professeur au Conservatoire des Arts et Métiers, un des grands théoriciens actuels de l'enseignement technique en France, a été amené à se demander, dans un des chapitres les plus denses et les plus intéressants de son livre *Problèmes humains du Machinisme* : "L'apprentissage méthodique et complet des professions-types de l'industrie, appuyé sur d'assez larges connaissances théoriques, — cherchant à donner une ample culture professionnelle au jeune apprenti — est-il sans utilité *pratique* pour lui et pour l'économie nationale d'un pays, dans les conditions réelles de l'industrie moderne" ?

Les patrons et les "technicistes" ont-ils raison qui ne veulent former que des manoeuvres spécialisés et qui accordent, à l'instar de Taylor, peu d'importance à l'intelligence professionnelle, le producteur étant considéré essentiellement comme un facteur mécanique ?

Au contraire, est-ce les maîtres et professeurs des Ecoles professionnelles de l'Etat qui voient juste, quand ils cherchent à concilier les deux tendances, la tendance

économique qui désire des travailleurs rapidement utiles et la tendance culturelle qui veut développer chez le futur ouvrier une "culture" qui suppléât en lui à "l'humanisme" des études secondaires dont il est écarté ?

Doit-on se résigner à voir une partie de l'humanité réduite à l'état intellectuel du boeuf, cet idéal dont Taylor rêvait pour les porteurs de gueuse, qu'il souhaitait lourds et obtus ? Doit-on se résigner à ce que nous demandait Durkheim : borner notre horizon, choisir une tâche définie et nous y engager tout entiers, pousser notre spécialisation aussi loin que possible, accepter même qu'une différenciation biologique puisse se marquer entre les hommes suivant leur fonction dans la société comme il en existe une, aujourd'hui, suivant leur sexe ?

Ou est-il meilleur de viser plus loin et plus haut, d'associer enseignement général et enseignement professionnel dans l'intention de préparer des hommes complets ? Ce qui est revenir à une vieille tradition française, celle que Descartes a si bien exprimée dans sa volonté de réaliser l'union de la théorie et de la pratique, ou de la science et de ses applications. Pour Descartes, la science toute seule reste sans effet utile, et l'art ou le métier, sans la science, n'est plus qu'une routine aveugle, incapable de se perfectionner. Il ne rêvait, certes, pas d'hommes à l'image du boeuf, Descartes, qui fit de ses anciens serviteurs, Jean Gillot et Gérard Van Gutschoven, des professeurs de mathématiques, et qui, de Dirk Rembrantz, simple cordonnier, fit un astronome.

*
* *

C'est l'idée que le progrès technique pousse vers une différenciation toujours plus grande des tâches, et qu'en conséquence il est socialement nécessaire de

réaliser l'orientation et la formation professionnelle le plus tôt et le plus vite possible, qui inspire les défenseurs d'un apprentissage rapide, préparant des manœuvres spécialisés sans culture, utilisables efficacement sans faire appel à leur jugement. Mais cette idée est-elle bien exacte ?

Depuis la révolution industrielle, les métiers doivent s'adapter continuellement aux transformations technologiques. Certains métiers, de technique ancienne, se trouvent dégradés. D'autres changent de contenu. M. Georges Friedmann, parfaitement au courant par ses fonctions des mouvements du marché du travail, souligne le caractère dynamique, mouvant, progressif de l'industrie moderne dont les fluctuations proprement technologiques se compliquent de crises économiques et de mutations dues à des causes politiques (armements). La liaison unilatérale entre l'individu et le métier se trouve ainsi rompue: l'orientation professionnelle ne peut donc, ou ne devrait pas être considérée comme l'ajustement d'un individu à un métier prédéterminé ; il ne peut donc, où il ne devrait pas être maintenu, à la base de l'étude ou de l'action en ce domaine, le mythe de l'individu professionnellement monovalent.

L'usage de la méthode des tests, l'analyse des aptitudes de l'individu, ont conduit inévitablement à des excès : ils prennent l'individu comme immuable, séparé des autres individus, et isolé des réalités professionnelles au milieu desquelles il est appelé à se mouvoir et à se développer. La tâche d'un ouvrier donné n'est plus semblable aujourd'hui à ce qu'elle était il y a quinze ans ; le travail de tout ouvrier varie suivant les moments de l'évolution technique, économique et industrielle. Les brusques variations de l'activité industrielle, les révolutions techniques imposent à des mutations, des transferts d'ouvriers d'une branche d'activité à une autre. Or, pendant la crise économique,

la rééducation des chômeurs a fourni l'occasion de nombreuses et importantes remarques : l'instruction générale qu'ils avaient pu recevoir était une condition préliminaire très favorable aux chômeurs pour l'acquisition d'un métier nouveau ; bien des ouvriers ayant leur certificat d'aptitude professionnelle ont témoigné que l'habileté professionnelle du premier métier était un avantage pour l'acquisition du second, celui-ci fût-il en apparence fort différent. Sans aucun doute, les ouvriers qui possédaient une bonne instruction élémentaire et une connaissance assez large d'un métier, paraissent se "transférer" professionnellement avec plus de facilité que les autres.

Il est donc clair que l'habileté manuelle, une fois acquise, s'adapte aisément à d'autres travaux si elle est soutenue par une base assez solide de connaissances théoriques. M. Georges Friedmann cite le cas d'un de ses anciens élèves de l'Ecole Boulle (célèbre école professionnelle française pour l'industrie du meuble), qui, après avoir fait un apprentissage de bronzier et d'orfèvre, s'est adapté, en quelques semaines, au métier de régleur sur tours automatiques et semi-automatiques dans une grande usine d'automobiles. D'où cette conclusion : "Il faut que la plasticité professionnelle réponde à la plasticité technique de l'industrie. Il faut que la polyvalence de l'apprentissage réponde au polytechnisme de l'atelier mécanisé et sans cesse retransformé par le progrès".

Une orientation professionnelle analytique et un apprentissage trop tôt et trop étroitement spécialisé, ont donc un résultat mal adapté aux conditions de l'industrie moderne, considérée d'un point de vue très général. Au contraire, un apprentissage qui unit une culture générale et une large formation professionnelle permet une meilleure utilisation des travailleurs, puisqu'il favorise une adaptation plus rapide de la main-

d'oeuvre aux variations de la demande, et des transferts de métier à métier en cas de chômage. Les observations conjuguées du personnel des écoles professionnelles et des psychotechniciens ont conduit à réintroduire le facteur humain de "culture" dans la conception de l'apprentissage artisanal, dépassé, condamné par l'évolution technique. Mais, au contraire, avec des intentions, une volonté fermement arrêtées de répondre aux nécessités de la situation industrielle moderne.

Les écoles professionnelles françaises jumellent, dans les programmes, un enseignement général comprenant des cours de français, d'histoire, de géographie, de mathématiques, de sciences de technologie, et, selon les métiers, de composition décorative, d'architecture, de dessin à vue ou documentaire, etc..., et un enseignement d'atelier, organisé de manière à faire effectuer à l'apprenti le tour de sa profession durant ses études. En général, heures de cours théoriques et heures d'atelier sont en nombre équivalents.

Mais les professeurs de l'enseignement technique, s'ils pensent que l'apprentissage ainsi entendu, est profitable à la société jugent qu'il pourrait l'être aussi à l'individu lui-même en développant son intelligence ; ils attribuent une valeur de formation spirituelle à l'activité professionnelle correctement dirigée.

*
* *

Dans la pensée des membres de l'enseignement technique français, il est facile de noter un désir de développer une sorte "d'humanisme" du travail. Si l'enseignement technique français donne, dans ses écoles, de larges éléments de culture générale et un enseignement professionnel sérieux, repoussant l'introduction prématurée du travail aux machines, ce n'est pas seulement par souci d'une meilleure utilisation so-

ciale des travailleurs, c'est aussi que les maîtres de l'apprentissage signalent tous la valeur culturelle du travail manuel, les qualités d'intelligence, de réflexion, de jugement qu'il développe.

A l'appui de ces maîtres, il est permis d'apporter la définition de l'esprit par Paul Valéry : "J'entends ici par "esprit" une certaine puissance de transformation qui intervient (avec plus ou moins de bonheur) pour résoudre, ou tenter de résoudre, tous les problèmes qui se présentent à l'homme, et dont son automatisme organique ne sait, ou ne peut, le délivrer". (*Variété I*).

Plus l'automatisme de l'apprenti sera favorisé, moins de problèmes se présenteront à lui, moins il sera fait appel à ses facultés intellectuelles, moins il sera sollicité d'utiliser son attention, sa réflexion, sa pensée. Le travail à la machine, dans beaucoup de cas, n'entraîne chez le travailleur qu'une activité automatique, machinale. Certes, plus tard, dans l'adulte cette forme de travail, chez certains caractères, peut n'être pas mauvaise, peut permettre à l'ouvrier de rompre la monotonie des heures par des "évasions" en pensée. Chez l'apprenti, où la raison est en pleine formation, elle a le grave défaut de ne pas favoriser l'intelligence, mieux, de mettre celle-ci en sommeil, peut-être pour toujours.

"Presque tous les problèmes que pose l'atelier sont des problèmes d'intelligence, si bien que leur résolution n'aboutit pas simplement comme on le voit, au développement d'une certaine habileté manuelle, mais aussi, et de la façon la plus indiscutable, à un élargissement et à un approfondissement de l'intelligence". (H. Luc, *Les Problèmes actuels de l'Enseignement Technique*, Presses de l'Ecole Estienne). Les psychologues insistent, par exemple, sur l'importance de la perception attentive de l'objet dans le développement de l'activité mentale. L'atelier, ainsi, constitue par lui-même un véritable centre d'éducation, où les idées deviennent

plus claires, plus précises, plus riches aussi, au contact des formes concrètes matérielles dans la préparation et l'exécution d'un travail.

Par opposition, il serait possible de signaler les effets, dans le cas de l'enseignement technique supérieur, d'un enseignement trop exclusivement théorique, séparé du contact direct de la matière et de ses résistances. M. David E. Roberts, président de *l'Institution of Mechanical Engineers*, la plus puissante organisation anglaise d'ingénieurs, a dénoncé en Angleterre les effets du "cramming system", dans les Ecoles d'ingénieurs, et regrette que ceux-ci ne passent pas quelques années à l'atelier qui développerait en eux la faculté d'observation, l'aptitude à prendre des décisions rapides et à agir en cas d'urgence.

De nouvelles formes d'instruction professionnelle doivent surgir, pense M. Georges Friedmann, combinant de manière étudiée, d'une part, notions théoriques, larges vues sur la technologie et, d'autre part, entraînement pratique, et, en particulier, éducation de l'attention. "Un tel apprentissage implique une conception nouvelle et complète de l'éducation où s'affirme, au-delà des vieilles "humanités", un humanisme qui concilie culture et métier".

Les tendances de l'enseignement technique français sont donc assez claires et se présentent comme parfaitement organisées et logiques. Il s'agit, d'une part, de préparer des apprentis ayant des aptitudes générales qui leur permettent ces transferts qui, nous l'avons vu, sont la conséquence des transformations et des fluctuations de la vie industrielle ; d'autre part, d'en faire des êtres instruits, cultivés, en utilisant la valeur formative du travail manuel conscient. Ces tendances s'opposent à certaines conceptions pseudo-scientifiques de l'orientation professionnelle, refusent le fatalisme de métier ; sans chercher le moins du monde

à revenir en arrière, elles montrent, dans l'apprentissage artisanal, la valeur humaine permanente, ce qu'il serait utile d'en sauver pour la civilisation, ce qu'il y a d'art dans le métier, et d'artiste dans l'ouvrier.

ANTOINE SIMON.

CONDITION D'UNE CIVILISATION PACIFIQUE ET D'UN ORDRE INTERNATIONAL

En toute étude concernant l'organisation des diverses nations unies ou à amener une union pour une collaboration pacifiante et dans une entente pour l'édification d'un ordre véritable entre nations, il s'agit essentiellement de tenir compte des origines et des fins de la société humaine.

Pour contribuer efficacement à une telle entreprise mondiale, on a cherché à instituer un système juridique souple et perfectible, ayant pour base le droit naturel et le droit des gens. Et l'on vit naître et grandir la Société des Nations où toutes étaient appelées à s'intégrer. Si, après avoir suscité les plus grandes espérances, la Société des Nations a procuré tant d'onéreuses déceptions, la faute n'en revient-elle pas en même temps à ceux qui omirent d'y apporter leur loyale et puissante coopération, à ceux qui en firent dévier les institutions les plus fondamentales ou qui en accaparèrent la puissance pour leur ambitions personnelles ? On a vu s'établir aussi et fonctionner parallèlement un appareil judiciaire capable de régler les différends, de rendre la

justice, de maintenir ou de rétablir l'entente entre les peuples.

Accueilli, durant plusieurs années, dans l'intimité de l'éminent esprit que fut Louis Renault, professeur à la Faculté de Droit de Paris, je fus témoin de sa contribution à la fondation de cette Cour de Justice de la Haye où la statue de ce grand juriste a été érigée, telle une pierre d'attente pour les édifications à poursuivre. Ce que Renault voulait instaurer, grâce à ses relations et à ses compétences juridiques et universalistes, c'étaient une science et une tradition de justice universelle, dans une collaboration d'hommes et d'Etats habitués à s'inspirer de vérité et d'équité. Il pressentait, en effet, les conflits toujours élargis et la difficulté d'une organisation préventive et curatrice. Mais il n'a jamais désespéré des conquêtes du Droit, du triomphe de la générosité et de la sagesse contre le crime et la folie des agressions belliqueuses, ni non plus négligé le devoir défensif au profit du Droit et des institutions juridiques et morales. C'est, disait-il, affaire d'âme, de science et de foi.

Loin donc de conclure à un échec définitif de toute entreprise pacificatrice ou de se résigner à assister, dans une impuissante indifférence, aux plus démoralisantes déceptions, osons plutôt nous fier à tant de généreux désirs, à tant d'institutions secourables ; et si aucun résultat décisif ou foncièrement pacifique n'a pu encore être obtenu — comme si les vainqueurs qui surent unir toutes leurs forces pour réussir la victoire des armes devaient renoncer à trouver la voie de la paix entre eux et pour les peuples qu'ils ont, ensemble, conconru à libérer — n'est-ce pas une raison de plus d'associer une nouvelle fois toutes leurs énergie et de susciter parmi eux toutes les audaces constructrices ?

Telle que la société humaine s'est constituée, et ne peut pas ne pas l'être dans sa vie présente, il y a for-

cément division du travail et par là même aussi variété des devoirs et des droits, d'où un problème à la fois primitif et consécutif de toute vie sociale comportant une organisation dans une différenciation des fonctions, avec leurs compétences et leur rémunération, avec leurs obligations et leurs responsabilités.

Or, d'où vient cette nécessité même, fondée sur une élection ou procédant d'aptitudes reconnues ? - C'est qu'il y a des obligations naturelles et des engagements mutuels dont il convient d'éclairer des droits et d'assurer les devoirs. En cette délicate question, qui implique déjà une autorité compétente et judicatrice, il ne suffit pas d'ériger une préséance originelle en raison d'un métier préférentiel, de décréter une autarchie dérivée d'une source initiale et unique, découverte dans la primauté du travail manuel d'où dépendrait tout autre métier. Oserait-on affirmer que les autres fonctions sociales qui sont, elles aussi, travail au moins au même titre, ne font que dépendre des tâches matérielles ? Et, cependant, une telle prétention s'insère subrepticement dans et par une philosophie exclusivement matérialiste inspirant toute une politique économique et sociale, toute une organisation, en une grande part actuelle, de l'humanité.

Il y a à discerner, dans tout ordre politique et social, une double perspective : celle qui dépend des matériaux à mettre en oeuvre en toute fonction civique ; celle aussi et surtout qui constitue et justifie ces fonctions et leur interdépendance, avec les divers égards réciproques, les devoirs et les droits qui en découlent et toutes les responsabilités qu'entraînent ces diverses tâches, toujours perfectibles, de la vie communautaire : faute de reconnaître et d'accepter ces normes vitales de croissance, celle-ci ne saurait trouver de stabilité et de paix, ni assurer le progrès indispensable à une société humaine

toujours en mouvement et toujours soumise à des adaptations et à des entr'aides réciproques.

Erreur foncière donc, et meurtrière, de vouloir isoler ou même d'abandonner à un parti unique l'organisation d'une humanité civilisée. De même que l'ouvrier ne travaille pas seulement sur la matière et pour la vie matérielle, il n'y a pas non plus une fonction prédominante et à laquelle tout puisse être subordonné dans la vie de chaque société ou de l'humanité considérée en son ensemble, comme en chaque étape. Une nouvelle phase de son développement fait apparaître plus manifestement une interdépendance longtemps ignorée, mais trop souvent analogue encore, ici ou là, à l'égoïsme propre à l'enfant qui ramène tout à soi et à ses caprices. Cette simple remarque nous amène à mieux comprendre la nouveauté non pas seulement de fait, mais de droit et de raison supérieure qui s'impose désormais à l'ordre mondial dont on parle beaucoup, mais dont on ne semble guère discerner encore les exigences et les méthodes, sans lesquelles on pourra bien multiplier les congrès et les conférences, confronter les plans et les prétentions, mais non aboutir à de vraies ententes ou même à des approximations plus ou moins apparentes et toujours précaires, avec le risque de nouvelles luttes plus violentes, plus sanglantes et plus exclusives.

Rien donc de plus faux et de moins réalisable que la rivalité camouflée des prétentions des diverses hégémonies internationales. Une telle illusion ne pourrait qu'enfanter de plus graves désaccords, alors qu'il s'agit, tout au contraire, d'engendrer une enrichissante coopération dans l'oeuvre immense de la vie civilisée pour la prospérité matérielle, morale et spirituelle de tous les peuples, dans la sauvegarde de leur caractère propre et la diversité de leurs traditions nationales.

Mais il faut d'autant plus maintenir que la subordination dissimulée ou tyrannique est un des plus cruels abus, qu'après l'esclavage antique, l'ambition humaine ait jamais suggérée.

MAURICE BLONDEL

LA VIE ARTISTIQUE

GEORGES ROUAULT

Georges Rouault, dont une exposition d'œuvres récentes vient d'être organisée à Paris (Galerie des Garets) est, à la fois, l'un des plus grands peintres contemporains et l'un des plus âprement discutés. Son art, cependant, s'élève en dehors des écoles, et des théories esthétiques. Il n'a subi aucune influence du cubisme, et si on le rattache tantôt au mouvement des fauves, tantôt à l'expressionnisme, c'est, d'une part, qu'il a commencé à se manifester et à faire scandale, aux environs de 1905, en même temps que les créateurs du fauvisme ; c'est, d'autre part, que la violence passionnée de ce tart l'apparente aux crispations des expressionnistes les plus exaspérés.

Les premières études et les débuts de Rouault semblaient cependant mal le disposer à un art aussi extrême. Il fut, à l'École des Beaux-Arts, élève de Gustave Moreau, dans cette classe dont devaient sortir également Matisse et Marquet. Mais, contrairement à ce qu'on pourrait croire, il fut un élève soumis aux disciplines de l'École, soucieux d'un dessin soigné, d'une technique minutieuse dans la recherche des détails. Il y obtint plusieurs prix, notamment le prix Chavanard, dont les autres lauréats eurent de plus sages et modestes destinées. Il monta même en loge et faillit obtenir le prix de Rome. Élève soumis, certes, mais qui ne fut jamais indifférent, ni insensible ni impersonnel.

Si les œuvres de Rouault, qui subsistent de cette époque, sont incontestablement marquées par l'enseignement de l'École et l'exemple des Maîtres, si elles décèlent l'influence indiscutée de Léonard de Vinci, elles n'en portent pas moins, dès cette époque, le signe d'une forte personnalité qui laisse voir son goût pour les sujets pathétiques, pour les êtres d'une haute spiritualité. Les thèmes de ses tableaux montrent déjà sa prédilection pour les scènes d'inspiration religieuse : *Le Saintes Femmes*, *Jésus et les Docteurs*.

Dès cette époque, sa composition et sa couleur donnent aux personnages une expression émouvante. Il emploie des bleus et des rouges, sinon avec la violence qu'il adoptera plus

tard, du moins avec l'intensité et un sens de la lumière profonde qu'il ne fera que développer et intensifier.

Cette lumière très particulière qui, dans la peinture de Rouault, semble émaner de ses personnages, plutôt que les éclairer extérieurement à eux-mêmes, tire en partie son origine d'un autre moment de l'apprentissage de ce peintre. En effet, avant d'être élève de l'École des Beaux-Arts, il travailla à l'exécution de vitraux religieux. Pour lui, la couleur a d'abord été une transparence. Ainsi, matériellement et spirituellement, son art est nettement déterminé par des origines précises, par ses apprentissages, par sa vie, très tôt sérieuse et passionnée.

Au contraire des plus grands peintres contemporains, qui ont traversé des stades d'évolution extrêmement variés, qui ont multiplié les expériences dans des sens fort différents, Rouault est toujours resté dans une ligne semblable, depuis le jour où il a trouvé sa technique. Le temps lui a seulement permis d'améliorer celle-ci, et de la pousser jusqu'à une perfection sans égale dans l'art d'aujourd'hui. Il faut regarder en détail ces œuvres, qui parfois, semblent de prime abord assez schématiques, pour découvrir quelle science extraordinaire, elles exigent, de quelles subtilités sont faits ces tons, en apparence simples, de quelles superpositions et de quels dessous s'enrichissent les moindres détails.

Pendant des années, l'art de Rouault s'est complu entre les extrêmes, entre les filles publiques, images des pires déchéances, et les visages du Christ, images de plus hautes douleurs. Dans ces diverses images, il puise le sentiment d'une humanité aux limites de la caricature ou de la ferveur, l'une et l'autre souvent confondues dans une même grandeur.

On comprend comment un art aussi violemment émouvant, aussi refractaire aux concessions, a pu choquer les amateurs d'images saintes, trop sages et trop calmes, ou les moralistes timorés. Pourtant, cet art ne voulait pas être provocant ; il émanait de l'artiste comme une nécessité fatale et non comme un goût du scandale. Rouault n'a jamais été volontairement mêlé aux débats publics. Il a toujours accompli son destin dans le secret, sans rechercher les publicités tapageuses. Ses expositions furent peu fréquentes et les écrits qu'il a publiés ne sont pas des manifestes, mais des manières de poèmes, où s'expriment son lyrisme, son sens de la vie intérieure et son mysticisme.

A côté de ses œuvres peintes il a exécuté également un grand nombre de gravures, elles aussi d'une technique très par-

ticulière. Là encore, il a su inventer sa technique, créer un métier savant qui lui permet de servir sa pensée au maximum. On y retrouve son double thème burlesque et religieux dans les séries parallèles du *Père Ugu* et du *Miserere*.

Depuis quelques années, il semble que Rouault s'éloigne un peu de ses monstres. Avec l'âge, il a gagné la sérénité, et la vie religieuse devient pour lui le thème essentiel. Même ses visages de Christ sont moins douloureux. Il revient aux compositions, aux représentations de *Jesus parmi les Docteurs*, de la *Fuite en Egypte*, aux paysages, mais il s'agit de paysages extrêmement transposés, éclairés de lueurs ardentes. Ses clowns eux-mêmes portent l'empreinte de cette sérénité retrouvée, sérénité qui n'est ni acceptation, ni renoncement, mais épanouissement de soi-même et sentiment de la grandeur.

La couleur, à son tour, s'est quelque peu modifiée ; au lieu de s'ordonner dans les brutales compositions des bleus et des rouges, elle s'harmonise dans des verts moins cruels.

On aimerait voir Rouault aborder désormais une grande composition religieuse, où il pourrait nous offrir une réplique de celle qu'il fit lorsqu'il était à l'École, une de ces grandes scènes où tous les moyens peuvent être mis en œuvre pour l'accomplissement total d'une pensée et d'une technique devenue exemplaire. Il doterait l'art religieux de notre temps de l'œuvre hautaine et puissante qui lui fait défaut, et qu'il est le seul à pouvoir réaliser aujourd'hui.

RAYMOND COGNIAT

L'APOCALYPSE DE SAINT JEAN
DE JEAN FRANÇAIX

En novembre 1932, l'orchestre symphonique de Paris, que dirigeait M. Pierre Monteux, donnait une première audition d'un jeune compositeur de dix-neuf ans. Le public l'accueillit fort mal — une certaine partie du public, du moins, car les critiques qui assistaient à cette exécution (on pourrait jouer sur le double sens du mot) ne partageaient certes pas l'opinion de la majorité ricanante ou sifflante d'une salle décidée, de parti-pris à protester. M. Jean Françaix, l'auteur de la Symphonie qui avait déchaîné ce tumulte mémorable, n'attendit pas longtemps sa revanche : il eut une presse excellente. M. Florent Schmitt, dans son feuilleton du *Temps* félicitait M. Pierre Monteux d'avoir donné la première œuvre importante d'un jeune musicien qui, d'ores et déjà, montrait mieux que des promesses. M. Paul Le Flem, dans *Comoedia*, remarquait "l'accent personnel, le sentiment musical si juste" de l'œuvre nouvelle et soulignait chez son auteur le don de "dépister chez les instruments l'aspect caricatural et même parfois grotesque des timbres", — ce qui, précisément, avait heurté si fort les habitudes du public. Et, dans *La Liberté*, M. Robert Dezarnaux devinait en Jean Françaix "une poussée de sève, un flot impatient de musique", et concluait en disant : "Je crois en lui!", et en prédisant, comme M. Florent Schmitt, "le bel avenir" du débutant.

Ces promesses, M. Jean Françaix les a tenues. Deux ans après ces tumultueux débuts à la Salle Pleyel, les Concerts Lamoureux donnaient son *Concertino*, qui portait comme sous-titre : *Jeunesse*. Et, cette fois le public daignait écouter, s'intéresser à un ouvrage qui, pas plus que le premier, n'était cependant traditionnel. Pas de système préconçu, mais, ce qui est mieux, ce qui est plus rare, constamment des idées, une richesse d'invention, une abondance de thèmes peut-être même pléthorique, mais comment se plaindre d'un tel défaut dont on peut tout autant, et même bien plus, dire qu'il est une qualité rare ? Cette fois,

sans trop de résistance du clan hostile à toute nouveauté, Jean Françaix put goûter le plaisir du succès. Et puis, ce fut, le 13 juin 1936, un ballet, *Le Roi Nu*, donné à l'Opéra. Serge Lifar en avait composé le livret et la chorégraphie d'après le conte d'Andersen, *Les Habits neufs du grand duc*. La partition gaie, nettement rythmée, fut très sympathiquement accueillie ; on apprécia particulièrement une charmante fanfare, au début, et certains épisodes où les cuivres tiennent un rôle bouffon. Les dons d'humoriste de M. Jean Françaix avaient fait merveille.

Ce furent encore, en 1936, un *Trio*, au "Triton", et le *Jeu sentimental*, à Bruxelles ; l'année suivante un *Concerto* de piano joué par l'auteur à la Philharmonique, sous la direction de Charles Munch ; à Anvers, un ballet, *La Lutherie enchantée*, dont la Société des Concerts inscrit aussitôt la partition à son programme, et qui séduit la critique par son caractère primesautier ; c'est encore, en novembre, aux Concerts Padeloup, une *Suite concertante* pour violon et orchestre, des chœurs sur des *Chants populaires de France*, une production abondante et variée, une facilité qui eût été dangereuse si le musicien n'avait montré, en même temps que sa fécondité, une faculté de renouvellement qui semblait inépuisable.

Si quelques indices n'avaient attesté cette faculté, on eût éprouvé autant de crainte que de surprise en voyant M. Jean Françaix s'attaquer à un sujet aussi différent de son choix habituel que *l'Apocalypse de Saint Jean*. Sa *Symphonie* — son œuvre de début — montrait évidemment qu'il avait du souffle ; mais, pourtant, une *Apocalypse* de Jean Françaix semblait une gageure. Il la tint, et la gagna.

Une première fois déjà, la vision de l'Évangéliste avait séduit un musicien, et M. Jacques de La Presles envoyait de Rome une importante partition, écrite pendant son séjour à la Villa Médicis, et qui fut primée au concours musical de la Ville de Paris, en 1928. Mais chacun peut interpréter le texte de l'apôtre comme il lui sied, et le précédent n'empêcha pas M. Jean Françaix de se mettre à l'œuvre. La Radiodiffusion vient de nous faire entendre cette *Apocalypse*, et il n'est pas douteux que nous n'ayons là un ouvrage, peut-être discutable en certaines de ses parties, mais qui, par sa noblesse, sa grandeur exempte de boursouffle, son style enfin, compte parmi les meilleurs de ceux que nous ayons entendus depuis longtemps.

Il est fort difficile d'ajouter un commentaire au texte de Saint Jean. La vision mystique échappe à toute illustration, même sonore, qui tenterait de la préciser arbitrairement ; c'est

par l'esprit que l'apôtre nous élève avec lui jusqu'à la Jérusalem céleste, et nos sens, si déliés qu'ils soient, restent trop imparfaits pour n'être point éblouis d'un tel spectacle. Pourtant, et sans doute parce qu'il n'a usé que de moyens assez simples, M. Jean Françaix a su donner à ses images sonores de telles couleurs qu'elles semblent exactement convenir au sujet traité, ou plutôt aux trois parties de son oratorio qui évolue dans un triple décor : le trône de Dieu, la terre, le puits de l'abîme. Pour évoquer le premier, le compositeur utilisera les violons et la flûte ; pour l'enfer, les cuivres auxquels il adjoindra une mandoline sarcastique et un sarussophone ; enfin, les chœurs interviendront ici et là, élargissant le fonds sonore sur lequel se détacheront les voix des solistes. Dans la première partie, surtout — la vision de Patmos — l'auteur emploie volontiers le rythme de la psalmodie, les valeurs égales ; dans la seconde partie, dont le début est une vraie réussite, les voix s'élèvent successivement et aboutissent à un trio qui est l'une des plus belles pages de l'ouvrage. L'évocation de l'enfer a beaucoup de mouvement, de variété, et, dans la dernière partie, la vision de la Jérusalem céleste, laisse une impression de grandeur. L'Orchestre National de la Radiodiffusion, sous la direction de M. Manuel Rosenthal, les chœurs Yvonne Gouverné, Mmes Claudine Verneuil et Suzanne Darbans, MM. Joseph Peyron et Le Marc'hadour, ont donné de ce grand et bel ouvrage une interprétation digne de lui.

RENÉ DUMESNIL

“AL-CHARK”

SOCIÉTÉ ANONYME EGYPTIENNE D'ASSURANCES

ASSURANCES-VIE en cours au 31 décembre 1948

L.E. 6.200.000

Total des Réserves

L.E. 1.145.000

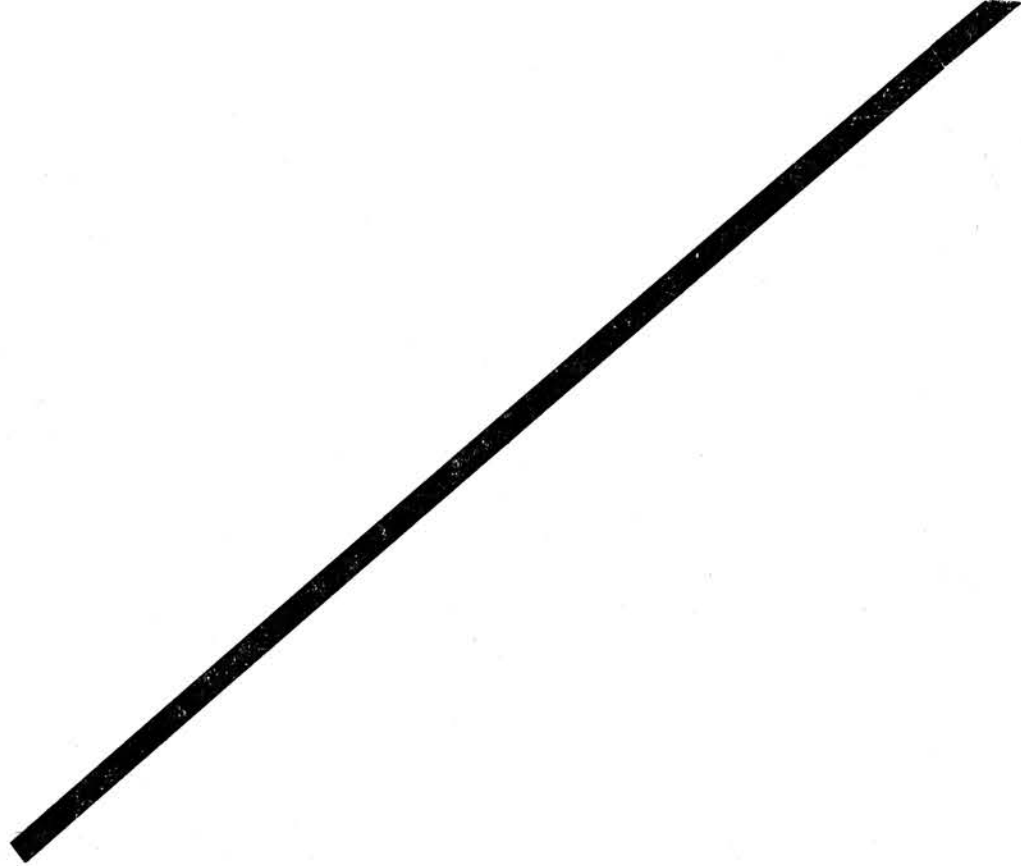
TOUTES ASSURANCES

VIE — ACCIDENTS — INCENDIE
AUTOS — PRÊTS HYPOTHÉCAIRES

Quiétude et Sécurité par les Polices

“AL CHARK”

The Land Bank of Egypt



ÉTABLISSEMENT HYPOTHÉCAIRE ÉGYPTIEN

ÉDITIONS DE *LA REVUE DU CAIRE*

BIR HAKIM

Volumes in-8°

PIERRE JOUGUET

L'ATHÈNES DE PÉRICLÈS ET LES DESTINÉES DE LA GRÈCE
RÉVOLUTION DANS LA DÉFAITE

ÉTIENNE DRIOTON

LE THÉÂTRE ÉGYPTIEN

GASTON WIET

POSITIONS

DEUX MÉMOIRES INÉDITS SUR L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE

BERNARD DES ESSARDS

LA TOSCANE ET L'UNITÉ ITALIENNE

ALEXANDRE PAPADOPOULO

UN PHILOSOPHE ENTRE DEUX DÉFAITES
LA VÉRITÉ SUR LA RELIGION EN U. R. S. S.

Capitaine BOUCHARD

JOURNAL HISTORIQUE : LA CHUTE D'EL-ARICH
(décembre 1799)

VLADIMIR VIKENTIEV

CHRONIQUE D'UNE VIE

Volumes in-16°

TAHA HUSSEIN

LE LIVRE DES JOURS (*roman*)

TEWFIK EL HAKIM

JOURNAL D'UN SUBSTITUT DE CAMPAGNE (*roman*)

LA CAVERNE DES SONGES (*roman*)

GEORGES DUMANI

LA PAIX DU SOIR (*roman*) VUES SUR LA GUERRE

MAHMOUD TEYMOUR

LA FILLE DU DIABLE (*contes*)

CAPITAINE G...

UN TÉMOIGNAGE

GASTON BERTHEY

UNE VIE A TATONS (*roman*)

LA
REVUE DU CAIRE

Abonnements pour l'Égypte P.T. 100
pour l'Étranger le port en plus.

On est prié de s'adresser à M. GASTON WIET
(5, Rue Adel Abou Bakr — Zamalek — Le Caire), pour
tout ce qui concerne la rédaction, et à M. ALEXAN-
DRE PAPADOPOULO (3, Rue Nemr — tél. 41586 — Le
Caire), pour tout ce qui concerne l'administration.

LE NUMÉRO : 12 PIASTRES.

N.B. — M. L'ADMINISTRATEUR reçoit tous les jours
de 10 h. à 1 h., sauf les samedis et dimanches.